

ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Hélène CLAUDOT-HAWAD
avec la collaboration de **Maud NICOLAS**

Les dénominations sont un regard particulier sur le monde et, de ce point de vue, l'anthropologie sociale du « Maghreb » correspond de moins en moins aux approches de cette aire culturelle. Certes, les études d'un tel espace nommé, défini et étudié comme le Far West d'un Orient civilisationnel subsistent encore, mais elles ne sont plus majoritaires. D'autres cadres référentiels, parce qu'ils sont devenus le plus souvent pertinents sur le plan économique ou politique, s'imposent ou resurgissent comme celui de la Méditerranée, intégrant dans un champ commun la rive nord et la rive sud, qui relevaient jusqu'ici de problématiques assez différenciées. Placée tantôt à l'ouest, tantôt au sud d'un point focal, cette aire géographique et culturelle peut être également envisagée comme le « nord » de l'Afrique, un nord solidement ancré à un continent pluri-culturel dont il est membre à part entière. Sans renouer avec une appréhension coloniale de cette aire, l'appellation d'Afrique du nord a souvent la préférence de ceux qui se revendiquent comme les autochtones du pays, c'est-à-dire les Berbères, soucieux de se démarquer de la définition « officielle » et politique des Etats qui les contiennent et se veulent exclusivement « arabes et musulmans », fiction politique qui non seulement ne rend pas compte de la pluralité linguistique, culturelle et confessionnelle de leurs administrés, mais la nie et l'interdit. Enfin, dans une réappropriation identitaire claire, le langage militant choisit le terme de *Tamazgha* pour désigner le pays des *Imazighen*. Plusieurs publications commencent, tardivement, à rendre compte de la formation schizophrène de l'identité et de la mémoire collectives de ce monde.

Ces découpages pluriels se retrouvent au sujet du Sahara perçu comme une « marge » tantôt du sud tantôt du nord, ou encore comme le territoire sociologiquement inutile d'une multiplicité de micro-Etats nés des indépendances, alors que les Sahariens, recentrant le regard sur leur univers, préfèrent se voir comme des passeurs entre le nord et le sud, occupant un espace intermédiaire qui relie au lieu de séparer et permet de penser l'Afrique comme un ensemble.

Quatre champs sont investis assidûment par les publications de l'année 1996, au détriment de certains thèmes qui étaient incontournables il y a quelques années, comme par exemple les études de parenté pour l'instant passées de mode. Le premier domaine se réfère aux rapports entre langue, culture et société ; le second concerne l'islam, non pas tant d'un point de vue normatif ou théologique, mais comme phénomène culturel intégré et différemment interprété selon les sociétés ; le troisième flux s'abîme dans l'analyse des relations de genre ; le quatrième met en scène l'histoire.

Dans le domaine berbère (tous les titres concernant ce champ, à l'exception des ouvrages analysés, sont référencés dans la bibliographie berbère ci-après), on constate ainsi la multiplication des publications associatives de qualité variable convergeant toutes dans l'expression d'une affirmation identitaire d'autant plus forte qu'elle est ignorée ou contrée par des Etats qui ont adopté dans leur relation à la culture le modèle jacobin le plus rigide.

Manifestant le rapport étroit entre langue et identité, les études concernant l'écriture du berbère, le choix des alphabets à utiliser et enfin les recherches sur le lexique et les néologismes poursuivent leur expansion aussi bien chez les scientifiques que chez les amateurs éclairés. La publication des proverbes et des contes est en plein essor éditorial à la fois du côté de la littérature orale berbérophone et arabophone.

Sur le thème « islam et société », de nombreux travaux approfondissent les connaissances sur les confréries ou encore sur les savoirs et les pratiques de communautés en marge de l'islam officiel.

L'engouement pour l'étude du genre, qui nous vient d'outre-Atlantique, reste intact et s'est focalisé en particulier sur la fabrication et la condition des femmes dans des sociétés à dominante patrilinéaire.

Enfin, la plupart des productions qui se rapportent à l'histoire se concentrent sur l'ère coloniale. Les relectures historiques du passé – dont certaines concernent des zones en proie à des crises actuelles graves comme l'Algérie ou le Sahara – continuent leur progression en s'appuyant sur un éventail pluriel de sources qui intègrent non seulement les interprétations des dominants, mais également celles des vaincus ou des oubliés de l'histoire (voir références nombreuses dans la rubrique berbère).

Comme un contrepoint à ces travaux, a éclo une floraison de textes datant de la période coloniale – mémoires de militaires, archives photographiques, récits de voyage –, qui ont pour cadre les territoires « protégés par la présence française » dans « une période de stabilité et de paix : temps privilégié pour la découverte des mœurs et coutumes jusqu'alors quasiment intacts », selon le point de vue de J. Godfrain, ministre délégué à la Coopération dans son introduction aux carnets de voyage de M. Joret (L'Harmattan, 1996 : 13). Ces textes, réédités ou exhumés, rappellent l'importance des enjeux politiques et identitaires liés à l'histoire et à la mémoire. En fait, tout ce qui touche à la période coloniale se révèle un domaine encore chargé d'affects incontrôlables. L'éditorial du numéro 140 de la revue *Le Saharien* l'illustre parfaitement. Il est appelé que si le but de l'association La Rahla – Amicale des Sahariens (à laquelle adhèrent la plupart des universitaires travaillant sur le Sahara) est de « susciter des recherches sahariennes et d'aider leur développement », « il ne s'agit pas de favoriser des études pseudo-scientifiques ayant pour objet les sciences dites humaines... ou des études sur l'histoire qui est presque toujours tellement falsifiée ou orientée », « une 'histoire' imaginaire n'ayant d'autre but que de diaboliser l'œuvre colonisatrice des européens sous le nom péjoratif de 'colonialisme' ». Gageons que ces prises de position énergiques constitueront un excellent stimulus à de nouvelles vocations d'historiens iconoclastes pour le plus grand bien de la science.

Enfin, à l'heure où la violence politique sévit dans les Etats saharo-sahéliens contre les minorités encombrantes pour les autorités, à l'instant où brûle encore le traumatisme subi par les civils touaregs et maures à la suite des tueries perpétrées par l'armée et les milices paramilitaires au Mali et au Niger, les ouvrages touristiques fleurissent, occultant soigneusement cette part de réel au profit d'un portrait aseptisé et esthétisant des nomades, perçus comme des êtres hors du temps et hors de l'espace modernes qui pourtant les condamnent à mort, avec d'autant plus de virulence qu'ils vivent sur les territoires pétrolifères des Etats actuels. La fabrication de Touaregs comestibles destinés à la consommation européenne passe par des procédés divers de mises en scène photographiques, textuelles ou musicales destinées à reproduire un rêve dont la création, typiquement française, révèle d'abord le lien particulier construit à la période coloniale entre la France et les Touaregs (sur ce point, voir J.R. Henry, in H. Claudot-Hawad éd., 1996).

Enfin, un champ peu fréquenté pendant longtemps a été activement défriché au cours des dernières années. Il concerne l'étude des techniques liées à l'alimentation, à la production de denrées, à la constitution des « goûts », aux représentations de la faim. Les comptes rendus approfondis de cette rubrique rendent compte d'une série d'ouvrages parus entre 1993 et 1996 abordant ce domaine.

Hélène CLAUDOT-HAWAD

Analyses

- SHIVA Vandana – **Ethique et agro-alimentaire. Main basse sur la vie**, Paris, L'Harmattan, coll. « Femmes et changements », 1996, Trad. et adaptation de Marie-Paule Nougaret, 128 p.

Ce petit livre est un brûlot qui devrait servir de bréviaire à toute personne qui veut comprendre les tenants et les aboutissants de l'idéologie mondialiste, de la pensée unique, de la raison majeure des multinationales, des origines de la faim, de l'asservissement de la femme, engendrant des pouvoirs implacables, des revenus scandaleux aux mains de quelques-uns, mais aussi l'appauvrissement de notre planète et par là, l'abolition de la diversité des cultures et des peuples, et l'instauration de déséquilibres internes provoquant des guerres dans tous les pays en développement.

Comment cela est-il arrivé ?

L'auteur considère trois étapes ayant engendré le désordre général :

1 – Le colonialisme : « en colonisant les terres et les cultures du monde, l'Europe colonisait la nature. Les révolutions scientifiques et industrielles ont transformé la perception européenne de la nature, de système vivant auto-organisé, en matière de base à exploiter, gérer et contrôler » (p. 98). « Ainsi, les Européens nommaient-ils l'invasion « découverte », le vol et la piraterie « commerce », l'extermination et l'esclavage « mission de civilisation » (p. 68).

2 – Deuxième mondialisation : le développement.

« Au lieu d'être spontané, le développement est imposé. Au lieu de venir du dedans, il est guidé du dehors, au lieu de favoriser la diversité, il renforce la similarité » (p. 100).

La mutation entre des systèmes fondés sur la diversité et un système standard d'apports extérieurs modifiait les relations sociales et politiques « qui sont passées d'un système d'obligations réciproques (bien qu'inégales) dans les villages, aux relations individuelles de chacun, avec les banques, avec les agences de distribution de semences et d'engrais, avec les pourvoyeurs d'aides alimentaires, d'électricité et d'irrigation » (p. 101). Et l'auteur de prendre comme exemple celui de la Révolution Verte au Punjab qui a directement affecté la vie des gens et provoqué des assassinats et des guerres. « L'intolérance de la diversité devient une nouvelle maladie sociale qui ouvre les communautés à la fracture, à la violence et à la destruction » (p. 102).

3 – La troisième mondialisation, c'est le bluff du « libre échange ».

« Les clauses dites *Super et spécial 301* de l'U.S. Trade Act autorisent toute mesure unilatérale des États-Unis contre un pays qui n'ouvrirait pas ses marchés à leurs firmes... *Spécial 301* ouvre en force les marchés aux contrôles de monopole par le moyen des Droits de Propriété Intellectuelle. Le libre échange est en réalité un arrangement inégal, combinant libéralisation et protectionnisme en faveur du Nord ». Ce que résume un auteur : « Libéralisation quand ça nous arrange, protectionnisme quand ça nous arrange, l'important c'est notre intérêt » (Khor Martin, 1990, *The Uruguay round and Third World Sovereignty*, Third World Network, Penang, Malaisie).

En fait, l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) héritière du GATT (General Agreement on Tariffs and Trades) décide de la politique intérieure des pays. Les conséquences en sont innombrables et catastrophiques pour les pays du Tiers monde, du Mexique à la Somalie, du Punjab au Rwanda. « Le programme d'ajustement du FMI et de la Banque Mondiale a déchiré le tissu social et économique somalien... l'aide alimentaire... a ruiné les agriculteurs... », comme au Rwanda, avec l'effondrement des prix du café et la dévaluation de 50 % imposée au franc rwandais.

Les notions de biodiversité et d'écologie sont aujourd'hui à la mode car l'on s'aperçoit enfin que nous n'avons pas de planète de rechange, que nous détruisons les milieux naturels sans retour, en raison d'une consommation abusive, dispendieuse et mal répartie de toutes les réserves de la terre. En outre, le système économique imposé au monde entier sous la houlette des USA enrichit les uns pour affamer le plus grand nombre. Et comme l'arrogance du genre humain n'a guère trouvé de limites jusqu'à présent, l'on privatise la

vie végétale, la vie animale et aujourd'hui la vie humaine. « Le génie génétique se contente de déplacer des gènes, mais il en fait un droit d'appropriation » (p. 73). « La médicalisation de la maternité procède de la mécanisation du corps humain dont les parties dissociées, désormais remplaçables, sont gérées par des professionnels » (p. 74). La pratique des accouchements par césariennes en est un exemple : un Américain sur quatre naît par césarienne, et à Sao Paulo cette proportion atteint trois sur quatre. La grossesse est devenue une pathologie. « La mère porteuse dont le corps est perçu comme une machine, n'est guère défendue, elle, contre l'exploitation par des médecins « producteurs » ou le couple de riches « consommateurs » d'héritiers... (p. 75). « Comme la colonisation des terres, l'appropriation de la vie requiert une invasion... et une dissociation, une fragmentation. C'est ce lien entre la fragmentation et l'appropriation des ressources et des gens qui fonde le projet patriarcal du savoir comme pouvoir sur autrui » (p. 75)... « Les processus donnant la vie deviennent monnaie ».

La biodiversité du Tiers monde exploitée comme ressource ouverte est revendue, une fois transformée sous forme de semences et de médicaments patentés.

Toutes les études sur les savoirs traditionnels, le sens de la Nature et des équilibres écologiques qu'ont acquis les paysans ou les nomades avant les interventions brutales des Occidentaux, ne servent qu'à renforcer les pouvoirs des systèmes organisant l'exploitation mondiale de la production et la privatisation des savoirs collectifs. Ce sont ces systèmes qu'il faut d'abord comprendre pour rétablir la défense de l'Homme, sa liberté d'entreprise, la sauvegarde de son savoir-faire, de son savoir-vivre dans une diversité et une décentralisation des pouvoirs générant non seulement la responsabilité de chaque individu mais aussi le respect de la nature et de notre environnement. Alors quelles solutions adopter devant ces déséquilibres et ces forces menaçantes ?

L'auteur propose d'abord quelques principes généraux :

- cultiver la diversité par la décentralisation et le contrôle local démocratique,
- laisser les communautés humaines s'organiser et évoluer selon leurs besoins, leurs modèles et leurs priorités,
- faire prendre conscience aux petites communautés comme aux Gouvernements des dangers que représentent les Droits de Propriété Intellectuelle, droits fallacieux, clé d'une cascade de dévaluations de valeurs morales, écologiques et économiques.

« La liberté que réclament les multinationales par ces droits, est la même liberté que les colons ont exigé depuis 1492 lorsque Christophe Colomb a établi le précédent du droit des hommes européens à conquérir les autres peuples. Les titres sur les nouvelles terres conférés par le pape aux rois d'Europe furent les premières patentes... Les Droits de Propriété Intellectuelle sont l'expression ultime de cette angoisse de contrôler tout ce qui est libre et vivant » (p. 111).

Pour résister à ces soit-disant droits et au GATT, l'Inde a créé le mouvement populaire *Seed Satyagraha* qui se situe dans la tradition de Gandhi : résistance pacifique aux lois injustes et à la tyrannie.

L'Europe et la France en particulier sauront-elles tirer parti de cette leçon venue de l'Inde ? Marceau Gast.

• **KANAFANI-ZAHAR Aïda – Mûne. La conservation alimentaire traditionnelle au Liban**, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1994, 265 p., préf. de Robert Cresswell, coll. Archéologie expérimentale et ethnographie des techniques.

Ce livre est le premier d'une série qui est consacrée aux descriptions et analyses des techniques et qui représente une œuvre originale regroupant une partie des recherches en anthropologie et technologie restées jusqu'alors éparses ou isolées.

La *mûne* (prononcer « mouné ») du verbe arabe *mana* : approvisionner, désigne l'ensemble des provisions obtenues par des techniques traditionnelles de conservation. Ces provisions sont constituées durant l'été pour être consommées en hiver... La *mûne* constitue donc un aspect fondamental de l'alimentation paysanne (p. 1). Ajoutons que l'étude de l'auteur, a commencé en 1980 et s'est prolongée jusqu'en 1987 et que cette société rurale libanaise, fortement perturbée depuis par la guerre, s'est profondément transformée ou a en partie disparu.

Le savoir populaire est transmis par un grand nombre de proverbes (plus de 5 000), la vie agricole est rythmée par une connaissance approfondie des calendriers et les fêtes religieuses (chrétiennes et musulmanes). On retrouve là les principaux éléments qui structurent la vie rurale des sociétés méditerranéennes ainsi que de nombreuses techniques de production et de préparation des aliments qui leur sont communes. Malheureusement, c'est un domaine où les études précises et bien menées comme celle-ci n'abondent guère. Il est heureux que l'auteur soit une femme du Liban ayant enquêté parmi de nombreuses femmes du pays qui pratiquent la *mūne*, ce qui nous permet de découvrir avec force détails la richesse, la diversité inouïes que cette approche intime, sans barrière, nous révèle dans cette société de traditions à la fois rurales et bourgeoises. Par ailleurs, la pratique de la *mūne* étant l'exclusivité des femmes, elle devient un processus social les intégrant dans leur environnement rural.

Les paysans sont jardiniers et arboriculteurs. Ils ne négligent pas la cueillette de plantes et herbes sauvages que la nature leur dispense et élèvent aussi quelques têtes de bétail qui leur permettent avec leur lait de fabriquer un grand nombre de produits. Leur alimentation est donc équilibrée dans une économie bien maîtrisée entre les productions du printemps et de l'été (période d'abondance mais de courte durée), traitées en partie pour être stockées (par la fermentation, le séchage au soleil et la concentration par évaporation, le fumage n'étant pas pratiqué faute de bois), et la consommation de l'hiver (période de pénurie durant laquelle la subsistance est largement assurée par la *mūne*).

« Nous constituons la *mūne* car nous sommes pauvres disent les paysannes. Nous n'achetons que peu au marché, et seulement de temps en temps ». C'est donc essentiellement une pratique adaptée à leurs conditions socio-économiques, mais aussi au climat assez rude dans des régions où les communications étaient autrefois difficiles (la Beqa' accuse -10° une année sur cinq et -15° une année sur dix, avec des étés torrides, très secs). Cependant, aujourd'hui « la perpétuation de la *mūne* en milieu urbain relève plus de l'attachement aux valeurs culturelles que de la nécessité économique et saisonnière » (p. 5).

L'ouvrage, enrichi de schémas de chaînes de productions, de plans, de croquis d'objets, de tableaux d'analyses nutritionnelles, est structuré en huit chapitres : place de la *mūne* dans la société traditionnelle, préparations des aliments de la *mūne*, techniques de stockage, évaluation nutritionnelle des produits, rôle des femmes... Les modes de stockage ayant fait l'objet de travaux spécifiques ces trente dernières années, l'auteur passe en revue, et à titre comparatif, les stockages au Proche-Orient et en Afrique du Nord (p. 171-187); ces références très utiles nous montrent la similitude des techniques et leurs rapports avec les caractéristiques des sociétés concernées. Un dossier de 43 photographies en couleur (de gestes techniques, d'intérieurs de maisons et de portraits), trois annexes sur la récolte des olives, les ustensiles, les mesure de capacités, un glossaire arabe-français et une bibliographie de 20 pages d'ouvrages en anglais, français et arabe, terminent ce livre dense, bien imprimé, aux descriptions fines, précises, au style agréable et généreux.

Nous ferons quelques remarques de détails sur le vocabulaire arabe et ses traductions en français. Pour nous, le *laban* n'est pas du yaourt (p. 20-21), ni du babeurre (p. 45); le *laban* n'a ni les mêmes ferments ni la consistance du yaourt; ce mot est pratiquement intraduisible en français, autant l'adopter tel qu'il se présente avec des caractéristiques du produit et ses variations régionales. Au Sahara algérien, *laban* désigne un lait entier mis à fermenter dans une outre spéciale durant une nuit (lait de chèvre de préférence au lait de brebis), baratté au petit matin, dans une baratte en peau ou une calebasse pour en extraire le beurre; durant le barattage on ajoute de l'eau froide pour favoriser l'agglutination des particules de beurre comme au Liban (p. 46); cette boisson nutritive, acide, tonique et rafraîchissante, peut cheminer plusieurs jours dans l'outre des voyageurs qui y ajoutent de l'eau tant pour diminuer l'acidité qui augmente avec la chaleur, que pour la faire durer jusqu'à l'étape (malheureusement, l'auteur n'a pas eu connaissance de nos travaux sur ce sujet : Gast, Maubois et Adda : *Le lait et les produits laitiers en Ahaggar*, Paris, A.M.G., 1969). Les industriels français qui ont lancé sur le marché un *laban* stabilisé en contingent d'un litre ne s'y sont pas trompés : ils ont conservé le nom arabe de *laban* ou *leben*.

Le *kis̄ke* (blé fermenté dans le lait) très nutritif (p. 22) a son équivalent au Sahara et au Sahel avec le *laban* auquel on ajoute du mil qui est plus riche en fer que le blé.

Le terme désignant la chèvre indigène appelée *baladi*, c'est-à-dire « du pays », n'est pas la désignation d'une race (p. 26) ; il conviendrait de mieux la définir. Sa production de lait (minimale et maximale) n'est malheureusement pas chiffrée (p. 27-28).

L'expression « beurre clarifié » (p. 47) pour désigner le beurre fondu avec des produits antioxydants et agglutinant les impuretés, ne me paraît pas adéquate. Pourquoi ne pas dire « beurre fondu » ? L'auteur parle d'« herbe » pour nourrir les chèvres et les chevreaux mais ne cite pas la luzerne qui est l'objet d'une production et d'une consommation intensives dans toutes les sociétés qui ont des animaux à la maison pour la production du lait (p. 30-31).

Le paragraphe traitant du *burghul* (*burgul* dans le texte) est d'une précision qui est une solide référence sur le produit ; nous regrettons cependant que l'auteur ne dise pas s'il s'agit de blé dur ou de blé tendre. On parle de « farine » (p. 86) alors que le blé dur donne des semoules plus ou moins fines, mais pas de farine et que je sache, on ne peut faire de *burghul* avec de la farine de blé tendre.

La *mluhiyeh* désigne ici « la guimauve potagère » (p. 103), mot qui ne réapparaît pas dans le glossaire) alors qu'en Afrique du nord la *melluhia* est l'*hibiscus esculentus*, *gombo*, que l'on met dans les sauces pour les épaissir, ou que l'on broie aussi en poudre (appelé parfois *bamia*).

Dans l'excellent chapitre sur les confitures l'auteur parle de l'usage des amandes de noyaux d'abricots (p. 121), mais il n'est rien dit de leur danger d'empoisonnement en raison de l'acide prussique qu'ils contiennent (au Yémen, ces amandes sont bouillies longuement puis rôties avant d'être consommées).

Une longue et bonne description des structures de stockages (silos, jarres, etc.) et de leurs décorations, nous renseigne sur la richesse de cette civilisation et ses affinités avec les pays riverains de la Méditerranée (p. 143-170). L'on peut aussi évoquer des phénomènes de convergences, les mêmes conditions de vie engendrant les mêmes réactions et les mêmes types de créations chez les hommes.

Mais tout ce monde était déjà, à l'époque de l'enquête, en train de basculer vers l'économie de marché. La *mūne* étant une réponse à des conditions économiques de pauvreté, apparaît de plus en plus sur les marchés sous forme de produits d'imitation de moins bonne qualité, mais bon marché ; les maisons de terre isothermes et adaptées aux besoins et à l'évolution de la famille sont remplacées par des maisons de parpaings, de béton, modernes, mais chères et peu isothermiques. Le rôle de gestionnaire de l'alimentation reconnu à la femme dans les activités concernant la *mūne* est donc menacé et par là, la stabilité de la cellule familiale.

Cette étude riche et attachante nous donne la mesure des apports du Liban à la culture méditerranéenne en anthropologie alimentaire, avec ceux de la Grèce, de la Turquie, de la Syrie et de l'Égypte, pour ne parler que du Proche-Orient (sans compter les nombreuses minorités riches de leurs différences). Le champ de ces recherches reste très vaste et urgent à explorer au moment où un formidable retour à la qualité des aliments et aux traditions culinaires s'exprime à l'échelle mondiale, tant pour des raisons culturelles, économiques, écologiques mais aussi médicales, de première importance. Marceau Gast.

• MORSY Magali – **Le monde des couscous**, Aix-en-Provence, Edisud, 1996, 1 fascicule, 79 p., Recettes de couscous, 152 p. (encartés), illustrations de Jan Grenson.

Ces deux fascicules agréablement présentés sous un même encartage peuvent s'acquérir séparément. Le premier est consacré à l'histoire d'une tradition, aux pratiques et au savoir-vivre. Le second décrit 52 recettes de couscous. Si l'on a beaucoup écrit, beaucoup ironisé et médité sur le couscous, plat essentiellement maghrébin, l'histoire de cette semoule de blé dur, agglutinée à la main et cuite à la vapeur, l'origine de son apparition, restent encore à écrire. Les quelques références du XVII^e et XVIII^e siècles que nous donne M. Morsy nous laissent sur notre faim, malgré de plaisantes anecdotes et un style alerte. Les noms vernaculaires en berbère ou en arabe sont rares, ainsi que ceux des épices employés localement au Maghreb.

Une remarque singulière nous a surpris (p. 19) à propos de la merguez qui comporterait aujourd'hui une part de porc. La merguez traditionnellement fabriquée à partir de bas morceaux de mouton, est désormais fabriquée avec des morceaux plus nobles comme

l'épaule, le collier ou même le gigot. Mais nous n'avons jamais vu y inclure de la viande de porc. Les saucisettes à la viande de porc et rougies au paprika se nomment « chipolatas » de leur nom italien et non « merguez ». Mais les recettes et les goûts sont si variés que l'on peut s'attendre aujourd'hui en Europe au mélange de tous les genres (la viande de porc est par ailleurs devenue meilleur marché que celle de mouton).

Le volume consacré aux recettes distingue les préparations du bouillon aux légumes, de celles aux viandes, du couscous aux volailles, aux poissons, aux abats et des couscous sucrés. Toutes ces recettes relèvent d'un raffinement bourgeois, urbain et particulièrement marocain.

Cet ouvrage n'est pas une description ethnographique, mais une agréable promenade autour d'un mets devenu l'un des plats nationaux français. Marceau Gast.

• D'HONT Olivier – **Vié quotidienne des 'Agedat. Techniques et occupation de l'espace sur le Moyen-Euphrate.** Institut français de Damas, 1994, préf. de Robert Cresswell, 264 p.

Cet ouvrage fait partie d'un programme de recherches archéologiques ayant pour thème : « Le peuplement rural de la moyenne vallée de l'Euphrate depuis les débuts de l'Islam et jusqu'à la mécanisation des moyens de production vers 1950 », dont Sophie Berthier assure la direction. Les grands travaux d'aménagement hydro-agricoles entrepris dans cette région (régularisation du régime du fleuve depuis 1975, nivellement de larges étendues, drainage) modifiaient le substrat qui jusque vers 1950 fut celui des sociétés rurales traditionnelles. La demande des archéologues concernait les activités de production des communautés depuis un siècle, à confronter avec leur collection de vestiges, « un inventaire des potentialités des composantes du paysage en fonction d'un arsenal de techniques traditionnelles le plus fourni possible »... pour permettre de composer « d'autres modèles d'interprétation que les modèles descriptifs du proche passé » (p. 13). L'ethnologue s'est donc soumis strictement à cette demande en présentant dans une première partie les techniques de séparation (des produits minéraux, végétaux, animaux), les techniques de transformation (alimentation, costume, abris), dans une deuxième partie, puis l'occupation de l'espace dans une troisième partie. Ce travail d'une grande rigueur dans l'analyse et les descriptions, traduit une réflexion théorique profonde qui s'appuie en particulier sur les travaux d'André Leroi-Gourhan (*L'homme et la matière*, 1943, 1971 ; *Milieu et techniques*, 1945, 1973) et se veut modestement un complément à l'ouvrage d'Henri Charles qui visita la confédération des 'Agedat en 1936.

« L'étude systématique des terres du peuplement rural [de la vallée de l'Euphrate] ne fait que commencer. Pour le troisième et le deuxième millénaires avant Jésus-Christ, la lecture des tablettes d'argile, exhumées à Mari (en amont d'Abou Kemal) et de Terqa (Achara), a permis de bâtir une véritable connaissance du monde rural » (p. 17). En revanche, les périodes historiques (hellénistique, parthe, romaine et islamique) durant lesquelles les faits économiques furent consignés sur des supports altérables « n'ont pas généré un grand savoir sur la vie des campagnes » (p. 17). Les 'Agedat seraient de formation récente (XVII^e-XVIII^e siècles) issus, durant les grandes migrations arabes en provenance de la Péninsule arabique, de groupes d'immigrés confédérés à d'autres groupes plus anciens aujourd'hui en aval d'Achara.

J'ai eu personnellement beaucoup de plaisir et d'intérêt à lire le travail d'Olivier d'Hont, non seulement en raison de son innovation théorique, de sa rigueur, de son style et de sa problématique originale, mais aussi parce que tous les détails techniques et linguistiques sont remarquables de précision. Par exemple, tous les termes arabes sont bien transcrits et bien traduits (et l'on y retrouve une majorité de dénominations communes au monde rural, de la Péninsule arabique au Maghreb) ; les noms d'animaux et de plantes sont tous identifiés en latin en sorte que l'on sait sans ambiguïté de quoi l'on parle ; les croquis au trait, les schémas de production qui jalonnent le texte, l'enrichissent et complètent les 114 photos noir et blanc d'illustration. Une bibliographie de 28 pages donne la mesure de la culture de l'auteur. Manque un glossaire des termes vernaculaires qui nous aurait été bien utile.

L'auteur ne suit pas les enseignements de Leroi-Gourhan à la lettre. Il n'emploie pas l'expression de « chaîne opératoire » devenu le credo de toute étude des techniques en ethnologie. Il considère que le domaine technique est fractionné à plusieurs niveaux

d'échelle inclus les uns dans les autres : une suite primaire qui sépare de la nature un produit (par exemple extraction du sel ou élevage des ovins); une suite secondaire qui relie un produit à un objet dont le premier est devenu l'un des composants ; « un objet est situé à l'extrémité commune d'un faisceau convergent de plusieurs suites. La suite est décomposable en opérations » (p. 22).

Si l'on n'a pas prêté attention à ce raisonnement théorique préalable, on ne pourra comprendre la démarche de l'auteur dans ce qui suivra. Ainsi, « les techniques de séparation » concernant la première partie de l'ouvrage, présentent tour à tour l'exploitation des minéraux, des végétaux et des produits animaux (pêche, élevage), sous cette référence théorique. Les opérations appliquées au végétal comprennent : la localisation du végétal...; la stimulation de la production ou des qualités d'usage...; la récolte ou séparation d'une ou plusieurs composantes du végétal (sève, feuilles, branches, tiges, racines, écorce, fruits, etc. – voir p. 40). Les opérations appliquées au substrat comprennent : la création d'une aire de culture...; l'enrichissement du substrat...; la défense des plantes contre les agressions extérieures... En sorte que toute description, analyse technique, activités de production, etc. prennent leur place dans un ordonnancement fonctionnel défini par cette option théorique avec un vocabulaire nouveau créé par l'auteur. Cet effort conceptuel renouvelé nous paraît important, car il apporte une plus grande souplesse à la notion par trop rigide de chaîne opératoire définie par Leroi-Gourhan, et à laquelle personne n'avait jusqu'alors osé toucher.

Malgré la grande précision des descriptions et opérations techniques que l'auteur a pu présenter, il a dû faire face à la faible profondeur de la mémoire paysanne en rupture presque totale avec ses traditions. C'est donc une véritable œuvre de sauvetage qui nous est présentée ici (et pour une petite région) devant l'énorme mutation qui est en train de s'opérer de la Turquie à l'Irak en passant par la Syrie, dans l'exploitation à la fois politique et économique des eaux de l'Euphrate, avec des moyens techniques colossaux.

L'extinction de la faune à l'aide des armes à feu depuis environ un siècle est devenue un grand jeu. On chasse les derniers lièvres en motocyclette et les anciens éprouvent une grande honte devant cette destruction; en regardant les torchères des exploitations pétrolières répandant leur halo orangé, l'un d'eux s'exclama : « et en plus nous avons tué la nuit » (p. 67).

Dans les détails et descriptions des techniques on retrouve la vie de la plupart des habitants des steppes, du Proche-Orient au Maghreb avec quelques rares différences. Les 'Agedat n'utilisent pas de leurre (chamelon empaillé) pour traire les chammelles dont le chamelon est mort, mais l'auteur ne précise pas comment les éleveurs déclenchaient dans ce cas les montées de lait (p. 109); est-ce en leur soufflant dans la vulve? nous aimerions en savoir davantage. Dans ses excellentes descriptions de colliers et jougs (p. 116-117), l'auteur conteste à juste raison une remarque de Lefebvre de Noëttes (1931) à propos de l'attelage au Turkestan. La lecture du livre de Jean Spruytte (*Études expérimentales sur l'attelage*, 1977), non cité en bibliographie, l'aurait pleinement satisfait en confirmant ses critiques.

« Les femmes aiment avoir un dindon parmi les poules car, outre sa fonction d'insecticide et d'herpéticide, il tient à distance les chiens et défend ainsi la volaille » (p. 119). Voilà un enseignement qui gagnerait à être répandu chez toutes les populations rurales.

Dans la description du *tannur* (foyer à accumulation construit, p. 128-130) connu de l'Inde à la Tunisie, nous remarquons que ce sont les femmes qui le construisent à l'extérieur de la maison; comme au Yémen aujourd'hui les *tannur* métalliques à brûleurs à gaz ont fait leur apparition.

Malgré son exigence dans la précision du vocabulaire quelques identifications de produits ont échappé à l'auteur, soit parce qu'il n'a pu les voir, soit par manque de définitions des informateurs. La céréale appelée « millet » (p. 147), *duhen* (en arabe) est en fait du mil *Pennisetum* et non du millet qui est du *Miliaceum*. Le sorgho blanc (*Sorghum vulgare*, *dura bayda*, en arabe), n'était certainement pas la seule variété cultivée, de même que l'orge. Mais que sont devenues les souches locales de ces céréales? Les blés tendres ne sont pas différenciés des blés durs avec lesquels on prépare le *burghul*. Il est étonnant que les 'Agedat n'aient pas préparé de bouillie épaisse avec le mil qu'ils traitaient comme les Africains au mortier de bois (p. 147). La pastèque que l'on peut faire sécher est certainement une pastèque fourragère à chair jaune clair, et non celle à pulpe rouge

(p. 149), ce qui n'est pas précisé dans le texte. La truffe n'est pas définie; ce ne peut être que *Terfezia ovalispora* Pat., la truffe blanche saharienne ou terfes (p. 150). Le prédateur de bétail appelé « loup » par l'auteur (p. 88), *dib* en arabe, est à coup sûr le chacal doré ou chacal commun *Canis aureus* Linné.

Ces petites remarques de détail n'enlèvent rien à la qualité générale de ce travail qui reste un modèle du genre, original, courageux sur le plan théorique et qui participe au sauvetage d'un savoir en voie de disparition ou déjà disparu. Marceau Gast.

• **CRÉAC'H Paul – Se nourrir au Sahel : l'alimentation au Tchad 1937-1939**, Coll. « Pour mieux connaître le Tchad », Paris, L'Harmattan, 1993, 296 p. Il est heureux que l'Association « Pour mieux connaître le Tchad » ait proposé d'éditionner le travail de Paul Créac'h qui était devenu difficile d'accès, quasiment introuvable (depuis la soutenance de sa thèse en 1941).

Paul Créac'h, pharmacien du territoire, a parcouru pendant trente deux mois le Tchad, à une époque où cette région était très mal connue. Le cahier à la main, effectuant des croquis et prenant des notes, tantôt en automobile, à dos de chameau, tantôt à cheval et à pied, l'auteur s'est livré, en dehors de ses fonctions de pharmacien, à un véritable travail d'ethnologue, méticuleux et systématique. Non seulement ses notes sont claires, précises et datent toute une époque, mais l'ensemble de ce travail présente deux qualités qui nous semblent fondamentales :

– C'est d'abord une méthode de travail, un plan, des objectifs à court et à long terme ; ceci à une époque où ce type d'étude sur l'alimentation était quasiment absent chez les ethnologues qui méprisaient ce genre de recherche jusqu'à la publication des travaux de Cl. Lévi-Strauss dans les années 1960. La FAO n'avait pas encore lancé ses programmes sur les habitudes alimentaires, le Centre national de coordination des études et recherches sur la nutrition et l'alimentation (CNERNA) du CNRS n'avait pas encore été créé.

– Toutes les observations ethnographiques que nous livre l'auteur permettent de nombreuses comparaisons avec les populations des autres régions désertiques au nord du Tchad. Et nous retrouvons chez ceux qu'il appelle « les Arabes » de nombreux éléments et mots de vocabulaire identiques à ceux des populations du Sahara central.

Un autre caractère qui nous paraît accorder une valeur particulière à cette recherche, c'est qu'elle concerne un état des lieux de la production agricole et des habitudes alimentaires de trois groupes ethniques fort différenciés, les Arabes, les Bilala et les Kotoko, avant toute intervention intempestive des grands organismes internationaux ; car malheureusement, dans la plupart des continents et chez les populations les plus faibles économiquement, les pays dotés d'Instituts de recherches agricoles ont commencé par expérimenter leurs engrais, les pesticides et autres produits de synthèse activant les rendements avant de se livrer à des analyses fines de longue durée pour mieux connaître les modes de fonctionnement des sociétés, les équilibres écologiques et les connaissances approfondies des paysans sur les rythmes saisonniers, les techniques de culture, la valeur des semences et leurs réponses aux périodes de sécheresse, aux attaques des prédateurs, etc.

Après un aperçu rapide du pays, l'ouvrage présente donc l'alimentation des « Arabes », puis celle des Bilala et des Kotoko. C'est dans l'alimentation des Arabes semi-nomades et sédentaires que nous retrouvons les mêmes habitudes que chez les populations du Sahel africain et du Sahara central; le mil et les sorghos sont des aliments de base. Mais pourquoi appeler le *sorghum vulgare* (massakoua) le « gros mil » pour le différencier du sorgho d'hivernage *Sorghum dura* qui, si je ne m'abuse, sont identiques ? (un confédéré de « Connaissance du monde » a même osé appeler le sorgho « petit maïs » à propos des productions du Yémen, car, me répondit-il « les Français ne savent pas ce qu'est le sorgho » !). Paul Créac'h donne pourtant et fort judicieusement un tableau détaillé de toutes les appellations vernaculaires des sorghos avec leurs descriptions. Les techniques de culture et les instruments aratoires sont bien décrits et nous retrouvons là les mêmes techniques relevées ailleurs, le travail des champs étant exclusivement réservé aux hommes. La conservation des grains de mil et de sorgho se pratique en sacs de cuir, en silos enterrés et en silos aériens de terre crue. Mais ce qui nous paraît le plus intéressant à signaler, c'est la connaissance et la pratique de la jarovisation ou vernalisation,

technique qui consiste en Europe à transformer le blé de printemps en blé d'automne par un passage au froid. Les cultivateurs ont bien constaté que *Sorghum vulgare* (massakoua) « avait besoin pour mûrir d'une certaine quantité de froid » et pour éviter qu'il se développe aussi en hauteur d'une manière excessive.

Les autres aliments végétaux : le maïs, le blé, les haricots, le voanzou (pois de terre), l'arachide, ne sont considérés que comme appoints, ainsi que les légumes, gombos, tomates, piments, aubergines, oignons, melon, courge, qui agrémentent les sauces accompagnant les plats.

Les cueillettes de graminées sauvages (dont la liste est donnée en nom local et en latin) sont minutieusement décrites en particulier celle du kreb avec son panier spécial (sossal), celles contenues dans les fourmières (surtout en période de pénurie), celle du riz sauvage (cinq espèces et plusieurs variétés), du cram-cram épineux (*Cenchrus leptachantus* A. Camus et *Cenchrus catharticus* Del.) ainsi que l'exploitation du fameux *Balanites aegyptiaca* Del. qui fournit à la fois ses feuilles, ses fruits et de l'huile par sa graine (avec son analyse chimique). Les racines, tiges, feuilles, fruits, graines des autres plantes sont consignés dans un tableau avec leurs noms latins.

Comme tous les éleveurs nomades, l'Arabe aime beaucoup la viande mais ne sacrifiera jamais une bête pour sa consommation ; il ira chez les bouchers en acheter à l'occasion ou sacrifiera les bêtes malades prêtes à mourir. Les produits de l'élevage sont bien exploités (lait et beurre de vache, brebis, chèvre) ; une vache fournit en moyenne 1 l à 1,85 l de lait en saison sèche (en deux traites) et de 3 l à 4,300 l en saison humide. Les techniques d'extraction du beurre sont semblables à celles des autres nomades des régions arides. Si les éleveurs vendent leur beurre sans l'édulcorer, il n'en va pas de même des commerçants qui le revendent parfois en y ajoutant des huiles végétales (arachide, sésame, *Balanites aegyptica*) et même du ricin ou des suifs de bœuf, mouton et chèvre. Ce beurre était exporté au Soudan, en Angleterre, en AOF, en Algérie, Tunisie, en Oubangui, au Congo jusqu'à Pointe Noire. Des analyses chimiques des beurres frais et fondus sont données sur plusieurs tableaux. Les produits de la chasse (gros et petits gibiers) sont minutieusement catalogués avec leurs noms latins ainsi que quelques reptiles. Quelques animaux sont non classés (lions, panthères, cynhyènes), d'autres sont curieusement « tabous » dans certaines tribus, comme la gazelle « parente de la grand-mère » ou le singe « race humaine dégénérée » ; d'autres encore sont répugnants comme l'hyène, la civette et le zorille.

La pêche à la main (pour le *Protopterus annectens* Owen), à la sagaie et au poison se pratique aussi, ainsi que la consommation de sauterelles, de grenouilles (par les seuls captifs), des chenilles (*Bucana alcinoe*). Le sel est extrait de cendres végétales ou apporté par les caravaniers depuis les salines du nord ou le commerce européen ; mais ce sont des sels de production locale qui sont les plus appréciés. Le commerce du natron est très développé (100 à 200 t par an) ; il est exporté au Nigeria, en Oubangui, au Niger, jusqu'au Togo. Le miel sauvage et celui des ruches d'élevage est très apprécié, ainsi que le tabac de production locale. La noix de kola, qui vient du Nigeria, est consommée conjointement avec le tabac.

Les eaux des mares, du fleuve, des puits sont analysées. La dysenterie amibienne y est endémique ; la bilharziose paraît absente comme les mollusques gastéropodes (bullins) qui en sont les vecteurs dans le fleuve et les puits, mais elle est endémique dans les mares à Fort-Lamy et dans le canton de Madiago.

Bien qu'elles soient interdites par l'Islam, les boissons fermentées (bière de mil, hydromel et alcool issu de la bière) sont connues et fabriquées localement. Le thé et les infusions ne sont consommés que par les plus fortunés.

Les préparations culinaires donnent lieu à des descriptions techniques très précises et rappellent en général celles pratiquées au Sahara central, seul le vocabulaire change. Les sauces de légumes, le lait, la viande, les poissons accompagnent les plats de céréales (boule compacte de mil, bouillies de différentes consistances, crêpes, couscous) ainsi que ceux de riz, de kreb, des haricots et du voanzou. Le foie est parfois consommé cru, la viande et le poisson grillés à la broche sont très appréciés.

Le chef de famille mange le premier, seul ou avec ses fils et les toute jeunes filles. La mère et les filles nubiles mangent ensuite ; tout le monde s'assoit à terre sur des nattes de palmier doum et consomme les aliments avec les trois doigts de la main droite, en ne buvant qu'à la fin du repas. Les aliments fluides nécessitent l'usage d'une cuillère faite

d'une petite calebasse fendue longitudinalement. Chacun se rince la bouche après chaque repas.

Si nous avons insisté longuement sur l'alimentation des « Arabes » c'est parce que les habitudes qu'ils avaient à cette époque au Tchad étaient en grande partie semblables à celles des Sahariens du Sahara central que nous avons connus dans les années 50 et qu'elles demeurent une synthèse d'influences méditerranéennes et africaines fort judicieuses.

Quant aux Bilala qui prétendent venir du Bahr el-Ghazel (aujourd'hui entièrement désertique), ils sont islamisés depuis longtemps et ont les mêmes coutumes que les Arabes. Comme les Arabes sédentaires, ils sont à la fois cultivateurs et éleveurs, mais ils sont aussi pêcheurs (p. 177). Gros consommateurs de mil et de sorgho, leurs troupeaux se composent surtout de zébus et de moutons; ils chassent avec des chiens dressés et consomment beaucoup d'animaux « ramassés » dans la brousse. Quelques groupes animistes africains noirs vivent dans la région montagneuse à l'ouest de Mongo (Kenga, Bidio, Dungaléat, Diongor) où ils se sont réfugiés pour échapper aux razzias des peuples voisins; ils ont peu de bovins et de moutons, sont surtout cultivateurs; ils fabriquent de belles poteries modelées mais méconnaissent le tour.

Les Kotoko représentent le groupe ethnique le plus différencié des autres, ils sont probablement en partie descendants d'une population ancienne locale, les Sao qui enterraient leurs morts dans des jarres, en position foetale. Ils parlent de multiples dialectes différents d'un village à l'autre et ont pour base de leur alimentation le mil et le poisson qu'ils pêchent sur le Logone et le Chari, à la limite du Tchad et du Cameroun. Peu consommateurs de viande, ils ne tuent du gibier que très rarement à la sagaie. Une caractéristique technique de leurs habitudes nous intéresse particulièrement: ils écrasent le grain de mil volontiers sur des meules dormantes, sinon au mortier de bois comme les autres populations. Leur alimentation est moins équilibrée.

L'ensemble de ce travail se termine par une série de tableaux comparatifs au point de vue quantitatif et qualitatif, avec 40 fiches d'enquêtes chez des familles des différents groupes ethniques. L'auteur, qui a été déjà très loin dans ses investigations, considère avec modestie qu'il faudrait encore des années de travail pour en savoir plus. Une courte bibliographie augmentée des livres les plus récents sur le Tchad termine l'ouvrage.

Qu'en est-il aujourd'hui de ces populations, de l'évolution de leurs habitudes alimentaires et de leur économie? Quels ont été les impacts de la guerre, de l'économie de marché de la politique locale, des interventions internationales sur ces peuples? Se nourrissent-ils mieux ou plus mal, ont-ils gardé leurs capacités de productions ou sont-ils désormais tout à fait dépendants? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir aujourd'hui pour corriger bien des idées reçues et la prétention des Occidentaux à vouloir régir le monde à leur profit. Marceau Gast.

• SPITTLER Gerd – **Les Touaregs face aux sécheresses et aux famines.**

Les Kel Ewey de l'Air (Niger), Paris, Karthala, 1993, 420 p.

Voici une analyse fine, extrêmement documentée, issue d'une vie partagée, intime, avec les Kel Ewey de l'Air, qui nous renseigne sur l'actualité de la vie d'un groupe de Touaregs face à la sécheresse et la famine.

Ce livre est une traduction condensée des deux ouvrages publiés en allemand: *Dürren, Krieg und Hungerkrisen bei den Kel Ewey, 1900-1985* (Stuttgart, 1989) et *Handeln in einer Hungerkrise. Tuareg nomaden und die grosse Dürre von 1984* (Wiesbaden, 1989) (voir le compte-rendu de ces ouvrages par H. Claudot-Hawad in AAN 1990, p. 944-946). Nous sommes gré à M. Gerd Spittler de nous offrir en français ce précieux document de travail.

L'auteur, professeur à l'Université de Bayreuth, effectue des recherches sur les Kel Ewey de Timia au Niger depuis 1976. Il a aussi été impliqué dans un projet de développement financé par la Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit (GTZ) qui a des équipes dans de nombreux pays, puis, depuis 1980, dans le cadre d'un projet financé par la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG). Ces longs séjours sur le terrain, les va-et-vient entre la recherche de fond de longue durée et son implication dans des programmes concrets de développement, une bonne connaissance de la langue, ont permis à l'auteur d'acquérir un certain « scepticisme à l'égard des recettes toutes faites, tant sur le plan technique que

politique, censées éviter une famine au Sahel » (p. 13). Mais encore, le plus difficile était d'expliquer aux Européens « qu'il n'était pas seulement question de faim et de survie dans ce cas, mais aussi d'une vie digne en pleine situation critique » (p. 13).

L'économie des Kel Ewey est constituée par un commerce caravanier triangulaire (sel et mil) entre l'Aïr, Bilma et Kano (au Nigéria), un élevage camelin, un élevage caprin (assuré par les femmes), une horticulture dans les vallées depuis le début du siècle, des activités artisanales diverses avec l'introduction récente d'ouvriers dans les mines d'étain d'Elmeki ou les chantiers des programmes de développement. Un tiers de la population est représentée par les caravaniers, un quart par les jardiniers.

Dans l'ensemble touareg, les Kel Ewey ont la renommée d'être plus actifs, plus économes et meilleurs gestionnaires de leurs biens que la plupart des autres groupes ; il est vrai qu'ils se situent dans un terrain géographique varié (montagnes et grandes vallées) plus favorable d'un point de vue climatique, au carrefour d'échanges caravaniers dont la rentabilité est toujours assurée. G. Spittler confirme cette aisance des Kel Ewey au cours d'années normales par l'analyse chiffrée des revenus et des dépenses de plusieurs ménages. Mais plus que ces données géographiques, c'est l'efficacité du système économique qui assure la survie de ces nomades en période de crise : « résistance des secteurs économiques à la sécheresse ; dispersion des risques ; effet-tampon du revenu de la propriété ; retour à l'économie de subsistance ; stockage ; cueillette de plantes sauvages ; pouvoir de régénération » (p. 53-54).

La faim est une privation durable de nourriture, elle peut être individuelle ou collective, mais la famine est toujours collective. Pour comprendre les réactions des gens dans ces situations de crise, les explications « scientifiques » et économiques ne doivent pas faire oublier les explications religieuses et les relations avec la mort.

Comment les Kel Ewey pratiquent-ils la dispersion des risques ? En période de pénurie, ils peuvent par exemple, réduire leur consommation « de luxe » (notamment thé et sucre, et habillement), pour acheter du mil. Les étoffes, les bijoux à la fois biens de consommation et de thésaurisation peuvent être aussi échangés contre de la nourriture, bien avant les chameaux et les chèvres. Eventuellement, ils peuvent survivre en ne consommant que du lait et manger aussi de la viande de chameau pour laquelle ils ont une réelle aversion en temps normal. La cueillette et la consommation de plantes et baies sauvages, bien que considérées comme primitive, sont pratiquées en période de pénurie ; mais à la différence des autres groupes touaregs, les graminées n'ont qu'une importance secondaire comparées aux productions des arbres (feuilles et baies, voir p. 59-60). La chasse des animaux sauvages permet des échanges contre du mil plus qu'une consommation locale de viande. Les productions agricoles des jardins irrigués à partir de puits, fournissent depuis le début du siècle, des compléments importants. « La mobilité dans l'espace devient aussi une stratégie importante dans la minimisation des risques » (p. 55). Car les variations climatiques peuvent être très fortes d'une année à l'autre, mais aussi d'une région à l'autre. Et certains jardiniers peuvent changer de vallées comme les nomades.

Timia, à 1 000 m d'altitude au cœur du massif de l'Aïr, qui compte aujourd'hui environ 300 habitants présente le système économique le plus pur des Kel Ewey. Particulièrement renfermés et distants, les Kel Timia, représentants typiques des Kel Ewey et sujets de cette étude, ont leur vie réglée par les « marabouts » *inesleman*, plus que partout ailleurs dans l'Aïr.

Mais les attaques ennemies (rezzous, guerres) étaient jusqu'au début du siècle, des menaces plus importantes que les sécheresses. Le chapitre 2 sur ce thème (rezzous, guerre et famines, 1850-1920) est particulièrement vivant en raison des nombreux témoignages (d'hommes et de femmes) que l'auteur donne, en traduction littérale, sur cette époque. Les Kel Ewey n'ont pas gardé de bons souvenirs de Kaocen dont le nom est parfois utilisé comme une injure. *Kawsan a-ika* « nous allons vivre Kaocen » signifie qu'une catastrophe dépassant une sécheresse ou un rezzou va générer l'effondrement de la société humaine (p. 84). D'où l'effort conscient que l'on fournit pour le maintien de l'ordre moral en période de crise par peur de voir cette catastrophe se reproduire.

Toutes les sécheresses et famines ne sont pas de même importance. Sur sept sécheresses de 1911 à 1985, quatre sont importantes et révèlent des caractères communs par leur gravité, leur omniprésence, leur durée (p. 91). L'auteur donne toutes les recettes de survie

depuis le noyau de datte jusqu'au cuir du bouclier ou des sandales, en passant même par la viande de chien ! Le passage de l'ère coloniale à l'indépendance (1960) se révéla comme une nouvelle sujétion pour les Kel Ewey (charges fiscales accrues, capitation, impôt sur le bétail). L'aide internationale qui développa l'horticulture (alors que l'élevage et le commerce caravanier furent négligés) et le boom provoqué par l'exploitation de l'uranium d'Arlit changèrent les données économiques. Mais après les gains réalisés par les travailleurs en Libye et au Nigéria (puis leur expulsion), la chute des cours de l'uranium, l'on s'aperçoit que l'état de la végétation de l'Air périclité depuis des années. Les changements climatiques exercent leurs effets avec l'accroissement démographique des populations, celui du cheptel camelin qui engendre le surpâturage. Le nombre des palmiers diminue d'une façon spectaculaire avec l'abaissement des nappes phréatiques. Par ailleurs, le transfert de la responsabilité du territoire des tribus à l'État a déclenché depuis la colonisation (et ici comme ailleurs) une situation anarchique quant à la protection des pâturages et celle des arbres. On assiste à une véritable destruction des zones arborées en période de sécheresse.

La période de 1981 à 1985 est minutieusement analysée (poids des récoltes, prix comparatifs, etc.). Ici, comme dans tout le pays touareg, les aides alimentaires en blé sont inadéquates et mal venues (alors que les populations préfèrent le mil plus riche en sels minéraux et notamment en fer). « Le mil et le lait sont les deux denrées alimentaires de base par excellence, c'est pour cela qu'on les désigne souvent par père (mil) et mère (lait) » (p. 261). Nous avons constaté, quant à nous, en Ahaggar, les déséquilibres nutritionnels occasionnés par la consommation exclusive de blé dans un régime pauvre par carence en sel de fer. Ces remarques sont aussi valables pour la qualité de l'eau qui, dans l'Air, dispense force et santé (p. 259).

Les recettes et menus en période normale et en période de pénurie sont minutieusement décrits, ainsi que le mode de partage des vivres. Mais le proverbe « dissimuler ou se taire » (que les Kel Ahaggar formulent ainsi : *Yufufur akufer*) reste cependant applicable aussi chez les Kel Ewey malgré leur souci d'ordre moral. Le jeûne du mois de Ramadan est strictement observé, et c'est pour eux une véritable ascèse dont ils sont fiers, alors qu'ils négligent souvent les autres devoirs religieux (prières et pèlerinage à la Mecque).

Le chapitre 12 sur « l'interprétation de la sécheresse, de l'Histoire et de la mort » nous permet d'atteindre en profondeur la mentalité de cette population à laquelle on pourrait décerner un prix d'excellence de culture touarègue, avec une différence notoire : la présence ancienne des Religieux a rendu les Kel Ewey plus pieux, plus respectueux des règles religieuses que la plupart des autres groupes qui n'ont pas bénéficié des mêmes rapports avec les représentants de l'Islam. La présence de grands mystiques soufis en Air et une tradition philosophique ancienne qui a su faire la liaison entre la conception cosmogonique de cette population et les concepts de l'Islam, représentent une originalité qui maintient pour le moment la force et la cohésion de cette société (mais jusqu'à quand dans la conjoncture actuelle ?). L'auteur parle de la fête de *Gani* (p. 298) mais ne la décrit guère. Malgré son islamisation récente (anniversaire du Prophète) nous pensons que le *Gani* révèle les bribes de traditions très anciennes qui restent à étudier.

Les mutations que subit le monde engendrent une angoisse, une culpabilité collective (fuite de la bénédiction de Dieu, de *albaraka*) devant la faim, les épidémies (rougeole, variole, paludisme et aujourd'hui méningite) et la sécheresse. La mort rôde et l'on en parle souvent : « la mort est l'amie de la faim », « la mort est l'amie de la sécheresse », « la mort est l'amie du froid », « la faim nous tuera », etc. « Les Kel Ewey acceptent la maladie et la mort comme partie intégrante de leur existence, mais ce sont néanmoins des souffrances dont on aimerait être délivré » (p. 317).

Ainsi, avec réalisme, les Kel Ewey savent faire face aux sécheresses et aux famines grâce à leur organisation économique, aux structures de leur société, à leurs traditions culturelles : l'ordre ne s'effondre pas. Ce n'est pas le cas de plusieurs autres groupes touaregs à la fois éprouvés par les sécheresses et les guerres actuelles devant la non reconnaissance de leur culture par les Gouvernements de leurs pays et le manque d'assistance dont ils sont victimes.

« La façon d'expliquer l'origine d'une sécheresse et d'une famine, influence également le comportement des hommes tout comme sa classification dans le cours de l'Histoire. Mais la réaction des hommes face à une famine dépend avant tout de leur attitude face à la

mort» (p. 234). Paradoxalement, «il est plus difficile aujourd'hui que jadis de surmonter une famine» (p. 326), alors que le niveau de vie des Kel Ewey s'est amélioré. Après la guerre de Kaocen, ils perdent leur base sociale et économique au pays haoussa ; avec la colonisation puis l'indépendance du Niger, ils ne participent plus au pouvoir politique mais en subissent les contraintes. Ils essaient de faire passer leurs intérêts par la ruse et le courage individuellement, sans organisation collective.

L'ouvrage est enrichi de trois annexes (programme d'aide, sécheresse et aide au développement, une série de tableaux) donnant des chiffres sur les budgets, les gains des caravaniers, le prix du mil, les surfaces de jardins, etc. avec un tableau des plantes et aliments en période de famine, les pertes camelines et les transports de mil par caravane en 1984-1985, les prix de la main d'œuvre, les montants de l'impôt religieux *asadakat*, les valeurs des précipitations annuelles. Une bibliographie de 4 pages et un glossaire des termes tamacheq et haoussa de 14 pages terminent ce document exceptionnel sur l'économie d'un groupe touareg qui a valeur d'exemple sur le fond et sur la forme.

L'auteur se garde tout au long de ce travail de tout jugement péremptoire, et fait référence à de nombreux témoignages enregistrés et traduits intégralement qui donnent une forte intensité à des opinions parfois percutantes qu'il eut été difficile de paraphraser dans un discours justificatif.

Cet ouvrage attachant et fortement documenté fera date dans les études touarègues en devenant une référence, tant à propos des Kel Ewey que comme élément comparatif pour les autres groupes qui, hélas, ne réunissent pas autant de facteurs positifs dans la conjoncture actuelle. Marceau Gast.

• AG SIDIYENE Ehya – **Des arbres et des arbustes spontanés de l'Adrar des Iforas (Mali)**, Orstom/Cirad, 1996, Paris, 137 p.

• WALETT FAQQI Fadi – **Isefran. Maladies et soins en milieu touareg**, Editions CRMT, Bandiagara (Mali) / PSMTM, CP 1435 Perugia (Italie), préf. de B. Fiore, 1993, 62 p.

A en juger par leurs titres, ces ouvrages n'entretiennent aucun lien, l'un s'intéressant à la végétation d'une région du Mali et l'autre à la médecine en milieu touareg. Il faut un lecteur averti pour savoir d'emblée que l'«Adrar des Iforas» (appelé localement *Adagh*) est une région touarègue et que, par conséquent, les deux études ont déjà en commun la même aire linguistique et culturelle. Autre similarité, cette fois énoncée, le projet d'écriture est présenté dans les deux cas comme le sauvetage d'un savoir lié à un monde menacé. Enfin, les auteurs ont la particularité d'être tous les deux Touaregs, originaires de régions rattachées à l'Etat malien.

Le projet d'Ehya ag Sidiyene est d'établir l'inventaire des ligneux de l'Adagh. Après une présentation très succincte de la région, il propose un préambule intéressant à son étude : le vocabulaire général touareg sur l'arbre. Ensuite, pour chaque catégorie de plante, est établie une fiche claire livrant son nom latin, sa localisation, ses dénominations et celles des différentes parties de la plante dans le parler de l'Adagh et dans les autres parlers touaregs – en puisant dans les dictionnaires existants –, puis les toponymes évoquant l'espèce, ses usages locaux et enfin son intérêt pour l'alimentation des troupeaux. La présentation graphique est particulièrement soignée et la variation bicolore des pages permet de sérier avec bonheur les informations. Si les données ethno-botaniques et linguistiques sont travaillées et fournissent de précieuses informations, par contre l'enquête sur les usages locaux des plantes paraît inachevée.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'ouvrage de Fadi walett Faqqi démontrant l'intensité et la diversité de l'emploi des plantes dans la médecine touarègue, comme du reste des produits minéraux. Ainsi, au fil des symptômes et maladies décrits avec les diagnostics et les thérapies utilisées pour les juguler, on apprend l'importance de certaines espèces comme par exemple la *taboraght* (*Balanites aegyptiaca*) pour guérir boutons, taches blanchâtres, diarrhée, œdème... ; ou de l'accacia nilotica pour les maux de ventre, ou de l'*ewarwar* (*accacia senegal*) comme expectorant, stimulant d'appétit..., ou encore de l'*adaras* (*commiphora africana*) pour les blessures de l'œil, les furoncles, les maux de gorge, les bronchites...

Si les deux auteurs s'appuient sur des catégories linguistiques qui correspondent à un savoir et à des techniques utilisés localement, l'élaboration de leurs ouvrages est très différente. Dans le premier cas, l'auteur rapporte ses données à la grille de classification élaborée par les botanistes occidentaux et produit un travail de type universitaire où les références bibliographiques jouent un rôle aussi important que l'enquête de terrain. Par contre, l'autre ouvrage est un traité de recettes médicinales élaborées par une praticienne qui traduit une connaissance acquise au cours de cinquante ans d'expérience et s'appuie sur une théorie particulière du fonctionnement biologique de l'être humain, de la maladie et des éléments curatifs. Une approche analytique de ces conceptions et des principes autour desquelles elles s'organisent (chaud/froid, naturel/surnaturel...) est proposée en fin d'ouvrage par un article de Barbara Fiore. Fadi walett Faqqi, quant à elle, a dicté son enseignement en touareg à sa fille qui l'a traduit en français et a cherché à l'éditer sur la requête de sa mère, démarche quasi testamentaire de la part de quelqu'un qui appartient à un peuple dont elle voit, dit-elle en introduction, « mourir les gens » et disparaître « les notables, les vieux, les jeunes ». Ce legs a une dimension de résistance à la disparition de soi qui est émouvante et que le style universitaire de l'autre ouvrage a gommé. Cette intention fait oublier quelques défauts éditoriaux du livre comme l'absence d'un index des plantes, produits végétaux et minéraux utilisés qui aurait été fort utile, et une présentation dans l'ensemble peu soignée.

Au sujet de la phytothérapie et plus largement de la médecine touarègue, je renverrai enfin au travail, non évoqué, d'un auteur qui a conjugué les qualités d'observation du praticien puisqu'il était médecin et de l'universitaire : il s'agit de la thèse de médecine intitulée « La médecine traditionnelle tamachèke en milieu malien », soutenue en 1981 à Bamako par Mohamed Ousmane, touareg apparenté d'ailleurs à Fadi walett Faqqi, et qui a tragiquement péri il y a trois ans, comme tant d'autres, en fuyant les milices Gandakoy et l'armée maliennes qui massacraient systématiquement les civils touaregs et maures dans les régions de la boucle du Niger. A posteriori, le thème de l'extinction de soi et des siens s'impose à nouveau sous sa forme la plus brutale et la plus évidente. Mohamed Ousmane offre dans son étude un tableau particulièrement précis de l'usage des plantes (pages 103-113) en détaillant la partie utilisée du végétal, la technique de préparation du remède, les associations thérapeutiques, la posologie, les indications thérapeutiques, la durée du traitement, références que les deux ouvrages cités plus haut auraient eu tout intérêt à utiliser. Hélène Claudot-Hawad.

• **LEFEVRE-WITIER Philippe – Idelès du Hoggar. Biologie et écologie d'une communauté saharienne**, Paris, CNRS-Editions, coll. Anthropologie, 1996, 272 p.

P. Lefèvre-Witier nous livre dans cet ouvrage les résultats de nombreuses missions scientifiques dans le Hoggar, résultats que l'auteur avait déjà présentés dans sa thèse soutenue en 1982 à Toulouse. Depuis 1971, l'auteur s'est rendu régulièrement auprès de la population du village d'Idelès pour y effectuer des travaux d'anthropologie biologique, travaux consistant essentiellement en prélèvements d'échantillons sanguins et enquêtes démographiques auprès des familles. Le travail de P. L.-W. a débuté pendant une période où l'anthropologie biologique venait d'achever la mise à plat d'un certain nombre de concepts obsolètes (dont évidemment ceux de « race » et de « type » humain) pour y substituer celui de « population ». Ce concept de « population », pris dans un sens anthropologique, s'est, dans un premier temps, retrouvé particulièrement performant pour comprendre l'évolution biologique des groupes humains. Une réponse fut apportée par les anthropologues dans l'étude des « isolats », petits groupes humains demeurant isolés et dont le faible effectif permettait de comprendre les mécanismes évolutifs, soit par l'intermédiaire des marqueurs génétiques, soit par celui des paramètres démographiques. Il s'agissait, comme le pose bien P. L.-W., de saisir les compétences que l'anthropologie pouvait mettre en œuvre dans la recherche de l'identité biologique des populations.

Mais la population d'Idelès n'est pas un isolat, c'est même le contraire puisque nous sommes en présence d'une population « néoformée » dont on connaît bien l'histoire. L'originalité de ce travail est donc de reconstituer puis de suivre l'histoire biologique de cette population au travers de marqueurs démographiques et génétiques. Après avoir décrit les conditions de l'environnement – variables bioclimatiques, mode de vie,

conditions sanitaires, pathologies – l'auteur s'est attaché à dresser le contexte social dans lequel se reproduisait la population (structure de parenté) et son incidence sur sa reproduction (fécondité) et sur la transformation du pool génique (échange génétique et fécondité différentielle). L'auteur achève ce travail en montrant les distances génétiques séparant les différentes composantes populationnelles de cette communauté saharienne en « néo-formation » depuis 150 ans. Cependant, l'hétérogénéité même de cette population peu nombreuse apporte peu d'éléments de réflexion sur les processus évolutifs. Son originalité réside dans le fait qu'il s'agit d'une recherche qui se situe à l'interface du biologique et du culturel, dans un contexte écologique présentant des variables biotopiques assez extrêmes pour l'homme. Gilles Boetsch.

• CLAUDOT-HAWAD Hélène (dir.) – **Touaregs et autres Sahariens entre plusieurs mondes. Définitions et redéfinitions de soi et des autres**, Cahiers de l'IREMAM, n° 7/8, Aix-en-Provence, 1996, 280 p.

Les Cahiers de l'IREMAM poursuivent, à l'instigation d'H. Claudot-Hawad, un passionnant travail de « relecture », *rethinking* écriraient plus volontiers nos collègues anglo-saxons, de la société et des études touarègues. Après que le cahier n° 4 ait été consacré à une réhabilitation du « politique », il est vrai trop masqué antérieurement sous le formalisme de recherches centrées sur la « parenté », le cahier 7/8 porte, dans le prolongement du précédent, sur la nature et les dynamiques des « identités » touarègues. Le renouvellement des points de vue se traduit aussi, et ceci est tout à l'honneur d'H. Claudot-Hawad, par la place qui est faite aux travaux des jeunes chercheurs, catégorie qu'il faut décliner ici au féminin tant l'effet de genre est marqué : particularité des « études touarègues » ou traduction des évolutions professionnelles ?

Ce choix de renouvellement (les premières synthèses sur le monde touareg remontent aux années 1970 et 1980), conjugué avec l'ambition du projet, se traduit inévitablement par une certaine inégalité entre les contributions ainsi rassemblées. N'ayant ni la vocation, ni les compétences, pour distribuer entre elles les prix, je me contenterai d'essayer de dénouer quelques fils, métaphore partagée par les Touaregs, de cette réflexion prometteuse.

Disjointe de sa conjugaison trop étroite avec celle d'ethnie, la notion d'identité apparaît singulièrement complexe : valeurs, catégories cognitives et représentations symboliques sont alors inextricablement mêlées dans le cadre d'une dynamique qui prend en compte l'histoire et les relations avec les autres, voire les valeurs, représentations et catégories de connaissance de ces autres sociétés avec lesquelles s'est en partie confondue l'histoire des Touaregs.

Le premier fil que je tirerai de la trame est celui des représentations locales de l'identité. Les analyses que présente S. Walentowitz des représentations de la procréation et de la « fabrication » des enfants comblent une lacune notable des travaux antérieurs. C. Oxby revient sur la notion de tribu, de *tawshit*, précédemment débattue dans les ouvrages de synthèse que j'évoquais, pour en souligner la dimension « structurellement historique » serai-je tenté d'écrire pour souligner le poids des alliances matrimoniales et politiques dans sa composition, fut-elle figée en termes de filiation unilinéaire. H. Claudot-Hawad insiste sur la notion de « métissage » pour rendre compte de l'incorporation de groupes extérieurs, à des degrés divers, dans la conception que se font les Touaregs de leur propre identité culturelle ; C. Hincker en fournit une illustration dans le cas des forgerons (touaregs) et des métallurgistes (extérieurs à la société touarègue).

Les analyses d'H. Claudot-Hawad s'inscrivent dans un programme plus ambitieux de décryptage de ce qu'elle appelle parfois la « philosophie » touarègue. Je préfère les termes valeurs, ou construction du monde, mais qu'importe. Si les représentations de soi font obligatoirement appel à l'autre, c'est que ses valeurs se construisent initialement sur une opposition entre l'intérieur, le féminin, le domestique, et l'extérieur, le masculin, l'*essuf* qui loin d'être figé définit en termes dynamiques la construction des identités, individuelles, sociales, culturelles. Schéma binaire a priori mais dont elle montre qu'il accorde une place essentielle, codée dans la définition et dans la transmission de savoirs, à l'« entre-deux », à la gestion des relations avec l'invisible, l'inconnu, et aux figures médiatrices qui s'élaborent en ce sens : l'« initié » aux savoirs traditionnels, guerrier ou gardien de la culture, l'artisan, le maître de parole, l'étranger proche, le musulman et en

particulier le soufiste, etc. Autant de pistes où nous souhaiterions la suivre plus avant, y compris quand elle évoque simultanément les voies détournées, inintentionnelles (divination, voyance, possession), voire pathologiques, de ces relations avec cet « entre-deux », avec l'invisible, le surnaturel sinon l'inconnaissable. C'est aussi dans cette perspective qu'elle étudie la notion, que reprend ici D. Abrous, de *temust*, vision identitaire globale de la société touarègue qui transcende les clivages politiques antérieurs, qu'ont vraisemblablement trop figés les regards extérieurs, y compris ceux des anthropologues, et qui justifierait les revendications politiques actuelles qui agitent le monde touareg.

Autre fil encore qui construit ces identités, celui du regard posé sur les Touaregs par ceux qui les ont colonisés, étudiés, fixés dans les catégories que l'ouvrage se propose de partiellement déconstruire. J.R. Henry nous propose un portrait colonial du Touareg que complète sur des points précis les contributions de K. Direche-Slimani et de F. Camel. Un inventaire des travaux allemands et italiens perturbe la construction trop « française » de ces portraits.

Telle est la trame essentielle du métier sur lequel se sont penchés les auteurs. Il en est un autre cependant, tressant en partie les mêmes fils, sur lesquels se penchent d'autres artisans. Les bouleversements induits par la colonisation française se sont prolongés et approfondis depuis les indépendances des nouveaux Etats africains au sein desquels les Touaregs réaffirment leurs identités qui s'aiguisent et se transforment, parfois radicalement dans un contexte de crise, économique, politique et militaire. H. Claudot-Hawad et D. Abrous en abordent plus particulièrement l'aspect politique. Les enjeux de la langue sont traités par C. Canut et I. Iskrova, dans le contexte de l'exil et des camps de réfugiés, ainsi que par D. Badi dans celui de la difficile reconstruction de l'identité berbère en Algérie. C. Figueiredo explore pour sa part l'évolution des relations entre les sexes, fondatrices des identités. Le travail original de T. Benfoughal sur l'introduction du plastique dans l'artisanat féminin ouvre des perspectives plus « optimistes » sur la vitalité de la culture, que tempère l'étude consacrée par S. Ferchiou à l'artisanat d'art de Gafsa confronté aux nécessités de la commercialisation dans le contexte de « mondialisation ».

Je n'ai pas voulu m'arrêter à des critiques particulières pour ne retenir que le projet. Tout en reconnaissant l'intérêt et l'importance du programme ainsi dessiné, j'apporterai, pour conclure, deux nuances. Tout comme dans l'ouvrage précédent, la place accordée à l'islam dans la définition de ces anciennes et nouvelles identités touarègues me semble trop réduite ; son impact sur la culture à quelques exceptions près est négligée ; son rôle dans les évolutions actuelles n'est guère retenu : des revendications islamistes apparaissent pourtant dans les mouvements politiques actuels. Ma seconde observation fournit peut-être la réponse à ce premier problème. H. Claudot-Hawad, et la majorité des auteurs, refusent à juste titre une approche de ces identités en termes figés d'ethnie, mais le point de vue de l'intériorité, dont j'admets la pertinence jusqu'à un certain point, ne les amènent-ils pas à figer les valeurs qu'ils considèrent comme fondatrices de l'identité touarègue ? Ma propre expérience croisée des identités « touarègues » et « arabes » au Sahara me laisse penser qu'elles partagent nombre de ces valeurs que l'on ne peut dès lors attribuer à une « berbéricité » ou à une « arabité » mais qu'il faut définitivement replacer dans l'histoire. Dont l'islam fait indiscutablement partie. Pierre Bonte.

• CLAUDOT-HAWAD Héléne et HAWAD - **Tourne-tête, le pays déchiqueté. Anthologie des chants et poèmes de résistance 1980-1995**, Édition Amara, La Bouilladisse, 1996, 78 p. en version française et Edition L'Harmattan Italia/Fondation Basso, Turin, 1996, 78 p.

• CLAUDOT-HAWAD Héléne et HAWAD - **Touaregs. Voix solitaires sous l'horizon confisqué**, Ethnies, 20-21, 1996, 253 p.

Ces deux ouvrages traitent pratiquement des mêmes sujets avec des approches différentes. Ils doivent être lus concurremment car ils forment un ensemble cohérent autant que détonant.

« Après le choc de la défaite de 1918 [dans la guerre contre l'armée coloniale menée par le chef touareg, Kaosen], la douleur de la soumission et le démantèlement brutal de la société..., les valeurs exaltées par les *izelan* littéralement les « branches », poèmes chantés et accompagnés de la vieille monocorde, *enzad*, sont mis en échec. La rivalité entre pairs ne peut plus s'exercer. Le cadre des joutes poétiques où se chantaient dans son rapport de symbiose l'honneur guerrier, l'amour courtois et le nomadisme qui obéit aux lois de l'univers, est brisé... Alors que la source d'inspiration des *izelan* est tarie, la composition des *tishiwey* se poursuit... ils ne sont pas chantés mais déclamés... » (p. 6). Ainsi, dans le premier ouvrage, H. Claudot-Hawad présente cette rupture poétique et culturelle enclenchée par la soumission et la transformation socio-politique des Touaregs. Mais « les branches » de la poésie traditionnelle sont coupées, pour devenir des « fouets », *ilegwan*, destinés à flageller la communauté pour la faire réagir » (p. 7.).

Après la création des États africains, c'est en 1963 qu'éclate la première révolte de l'Adrar qui est brutalement réprimée dans le sang. L'exil, la quête du travail, les humiliations et la douleur sont exprimés par des chants nouveaux partis de l'Adrar. Avec la naissance du concept des *ishumar* (venant du mot français chômeur) qui désigne cette population d'émigrés à la recherche de travail et qui bientôt devient un mouvement de résistance contre un système qui ruine l'économie de leur société, l'expression « tourne-tête », *taqaneghaf*, « lie-tête » ou « vérouille-tête », traduit l'état de déroute psychologique dans lequel se trouve cette jeunesse qui a perdu l'orientation physique et mentale.

Ce petit ouvrage nous révèle des poèmes et des chants déchirants de révolte, de nostalgie, d'espoirs déçus et trahis. Ils parlent en termes poétiques d'épées et de kalashnikov, de chameaux et de Toyotas, balayant les espaces sahariens de Ghât à Tripoli, de l'Air à l'Adrar, et du Tchad au Liban, espace où ces jeunes gens ont été envoyés en mercenaires par la Libye. Mais aussi des répressions barbares au Mali, des campements exterminés par l'armée et de l'immense désir de tisser une nouvelle trame de vie qui reconstitue la nation touarègue. Ce recueil de poèmes de résistance datant des années 1980 à 1995 annonce avec vigueur la prise de conscience des réalités d'aujourd'hui sans pour autant perdre le souffle épique de la poésie traditionnelle. Les traducteurs ont réussi avec originalité et élégance à maintenir en français cette veine poétique.

A l'expression littéraire de la crise touarègue, correspondent les témoignages recueillis dans le livre des mêmes auteurs : « Touaregs. Voix solitaires sous l'horizon confisqué » qui présente un dossier très documenté sur les origines des révoltes touarègues, les fluctuations, fragmentations et états actuels des différents mouvements en présence sur le terrain. Les acteurs de cette situation de guerre, civils, combattants ou militants témoignent avec véhémence et parfois amertume, soulignant l'incohérence et le cynisme de la politique française comme le proclame Amuzagh ag Eshim, « soixante-quatorze ans, paralysé par les rhumatismes »... (p. 65) : « Les Français croient que leur organisation et leurs manières valent mieux que celles des Touaregs, mais après avoir détruit ceux qu'ils méprisaient, ils les ont fait piller par ceux qu'ils étaient, soi-disant, venus protéger » (p. 70) ou bien les jeunes combattants comme Ouray ag Wanayer qui proclament leur désillusion car ils ont payé de leur personne dans tous les combats et ont vu leurs chefs rester à l'abri et vivre confortablement des crédits accordés par leurs corrupteurs (p. 141). L'ensemble de ces témoignages fourmille d'idées neuves, généreuses et prouve le niveau avancé de réflexion et de maturité politique de ceux qui, à défaut d'être des leaders reconnus, constituent, loin des phares médiatiques, des citoyens lucides et prêts à façonner un monde nouveau qui ne viendra que de l'intérieur. « Inventer nous-mêmes notre futur » dit Hawad (p. 168) qui pense que le confédéralisme serait la meilleure des solutions pour cette « Afrique des déserts qui a aujourd'hui trois traits en commun : l'écologie, la pauvreté, la proximité culturelle » (p. 177).

« Quelque chose d'extraordinaire m'a frappé..., dit Sidalamin de l'Adrar : des gens qui ont tout le bagage intellectuel utile comme les fonctionnaires maliens, nigériens, africains ne comprennent pas qu'il faut un pont entre l'Afrique noire et l'Afrique du Nord. Et ce pont-là ne peut être que touareg ; c'est lui seul qui se sent aussi bien au sud qu'au nord... » (p. 203).

Et bien que ceux qu'on appelle les « scolarisés » soient souvent perçus avec suspicion, la réflexion et les témoignages que chacun apporte prouvent l'intense travail en profondeur qui anime le milieu touareg à tous les niveaux. Ceci malgré une tendance au désespoir qui afflige beaucoup d'entre eux ; le doute n'est-il pas aussi un moteur, un aiguillon dans cette alchimie délicate qui façonne les cultures et les hommes ? Marceau Gast.

- BERNUS E. et DUROU J.M. – **Touaregs, un peuple du désert**. Préface de Th. Monod, Paris, Robert Laffont 1996, 332 p. avec la collaboration de G.C. Castelli Gattinara, O. Dayak et J. Swift (format 34 × 29,5 cm).

Ce livre est l'aboutissement d'un vieux rêve de J.M. Durou, ancien guide saharien devenu photographe, qui a depuis vingt cinq ans accumulé de merveilleuses photographies mais aussi une iconographie (dessins, tableaux, peintures, affiches etc.) sur le monde touareg et saharien tel que le voyaient les Occidentaux depuis sa découverte à la fin du XIX^e siècle. C'est un livre associant à la fois le rêve, l'exotisme et la beauté exceptionnelle de paysages sahariens où vivent encore des sociétés touarègues dont les auteurs nous montrent avec amour les aspects les plus prestigieux.

La maquette, la mise en page, la diversité et la richesse iconographique, en font un ouvrage parfaitement réussi grâce à la collaboration des auteurs avec toute une équipe de réalisation.

C'était un pari difficile pour le rédacteur principal, E. Bernus, d'écrire un texte de synthèse sur le monde touareg en échappant au genre monographique, au moment où cette société est en pleine mutation, soumise aux brutalités des États qui les gouvernent, à de violentes convulsions et révoltes, sans que l'on puisse faire adopter de solutions justes, équitables, pour la sauvegarde de cette culture, très menacée aujourd'hui et morcelée depuis la colonisation entre cinq pays.

Les auteurs n'ont pas manqué de présenter les aspects les plus beaux, les plus nobles de ce monde qui accuse pourtant tant de misères et d'humiliations dans les bidonvilles d'Agadez, de Niamey ou de Bamako. Mais fallait-il parler de tout cela alors que l'objectif de l'ouvrage était de sublimer le meilleur de cette civilisation ?

Les chapitres se succèdent en chronologie de l'histoire à l'économie jusqu'aux révoltes actuelles. Les textes restent à la portée du grand public sans vocabulaire trop spécialisé. Un glossaire de noms touaregs, les notes relatives à chacun des chapitres, une bibliographie sélective et une utile filmographie-discographie terminent l'ouvrage. Il est évident que les spécialistes du monde touareg pourront toujours regretter le manque d'approfondissement dans certains domaines ; en linguistique par exemple ou en économie. La position géostratégique des Touaregs au centre de l'Afrique de l'ouest et du Sahara, leur rôle essentiel de transitaires dans les échanges commerciaux transsahariens sont peu abordés. Les Kel Ahaggar et les Kel Ajjer allaient vraiment jusqu'à Gabès en Tunisie pour en rapporter des lainages et ces fameuses grandes chéchias rouges (takoumbout) utilisées encore dans la Sebiba à Djanet.

Bien que les études touarègues aient été particulièrement fécondes depuis une trentaine d'années, les sujets de recherche sur cette culture sont loin d'être épuisés. Mais c'est désormais aux Touaregs eux-mêmes qu'il appartient de prendre le relais pour la sauvegarde et le maintien de leur culture, de leur langue, de leur identité en dehors de toute folklorisation. L'énergie farouche des jeunes générations avec la maturité politique qu'ils ont durement acquise permet aujourd'hui tous les espoirs. Marceau Gast.

- G. Saint-Martin (ed. scientifique), M.F. Nitcheman, D. Richard, M.A. Richard – **Bibliographie sur le dromadaire et le chameau** (2^e édition), 1990, t. 1, 617 p., t. II : index (de 621 à 684) ; Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux (IEMVT, 10, rue Pierre-Curie, 94704 Maisons-Alfort Cedex). Cette somme de 4812 références (en 1990) concernant 60 pays, désormais informatisée et constamment enrichie chaque année, intéresse autant les chercheurs scientifiques, les développeurs en Asie, en Afrique et en Europe travaillant sur l'élevage camelin, que les sciences humaines toutes disciplines confondues.

Outre la référence complète de chaque titre, des mots clés permettent de balayer rapidement le domaine recherché soit sur la base de données, soit à partir du tome II classant les références par auteur, suivies d'un index de mots clés, d'un index géographique et d'un équivalent anglais-français du lexique.

Cet ouvrage de référence indispensable doit trouver sa place dans tous les centres de documentation du monde arabe et musulman, d'Afrique et d'Asie, où chameaux et dromadaires sont présents. Marceau Gast.

Bibliographie en langues européennes

Langues, cultures, savoirs et sociétés

– BEAUGE Gilbert et CLÉMENT François (éds.) – **L'image dans le monde arabe**, Paris, éd. CNRS, coll. Études de l'Annuaire de l'Afrique du Nord, 1996, 322 p.

En raison de l'interdiction religieuse de la pratique des arts figuratifs, différentes formes d'expression se sont développées. Les nombreux articles proposent ici de les répertorier. C'est ainsi que sont abordés des sujets aussi divers que la calligraphie, l'imagerie artisanale, la peinture algérienne, le cinéma arabe, la télévision à Casablanca, la photographie à Tunis...

– BELHALFAOUI Hamou – **Contes au petit frère. Contes et fabledes d'Algérie**, Paris, L'Harmattan, coll. La légende des mondes, 1996, 112 p.

Issu d'une famille de conteurs, l'auteur met ici sur papier ce patrimoine oral algérien, étayé par son style personnel, et l'enrichit d'un conte créé par lui-même dans l'esprit des contes d'autrefois.

– BEN ALAYA Dorra – Pour une approche psychosociale des enjeux contemporains : le cas de la représentation sociale du monde arabe, *IBLA*, 177 (1), 1996, p. 107-122.

L'auteur fait la distinction entre les termes construits par l'Occident pour désigner le monde arabe et la réalité objective, en tentant de réconcilier analyses psychologique et sociologique.

– BOUZIANE Daoudi et MILIANI Hadj – **L'aventure du raï. Musique et société**, Paris, Seuil, coll. Point virgule, 1996, 281 p.

Cet ouvrage retrace l'histoire du raï, en incluant un chapitre sur la présence des femmes dans le raï.

– CLAISSE-DAUCHY Renée – **Médecine traditionnelle du Maghreb. Rituels d'envoûtements et de guérison au Maroc**, Paris, L'Harmattan, coll. Santé et sciences humaines, 1996, 170 p.

L'ouvrage traite des différents aspects de la médecine traditionnelle au Maghreb, influencée par des éléments divers : Islam, croyances populaires, médecine arabe classique, bribes d'un passé brillant. Le rôle de la médecine traditionnelle est analysé par rapport à celui de la médecine institutionnelle.

– DE PREMARE A.-L. et alii – **Dictionnaire arabe-français**, Tome 9, Paris, L'Harmattan, 1996, 458 p.

Ce dictionnaire approfondi de la langue arabe marocaine, basé sur des fonds lexicographiques anciens, constitue un outil de connaissance du Maroc dans les aspects les plus divers de sa culture traditionnelle.

– DEJEUX Jean – Djoha et la nâdira., *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 77-78 (3/4), Aix-en-Provence, Edisud, 1995.

Djoha est une figure emblématique du rire, sorte de bouffon connu du monde arabe. Il se retrouve dans les plaisanteries modernes, où la critique sociale et politique s'exprime ouvertement, et notamment dans l'humour tunisien.

– DOUMAZ Reda – Des musiques et des saints. Propos recueillis par Emmanuel Buisson, *Monde arabe Maghreb-Machrek*, (154), oct.-déc. 1996, p. 87-92. L'intérêt de cet article réside dans la découverte qu'on y fait d'un courant musical algérien, le cha'abi, dont les chansons sont les héritières directes de la poésie orale maghrébine.

– GRANDGUILLAUME Gilbert – La confrontation par les langues, *Anthropologie et Sociétés*, 20/2, 1996, p. 37-58.

Dans l'Algérie d'aujourd'hui, « la question des langues n'est pas une question seulement linguistique ». Entre parlers berbères, parlers arabes, arabe littéraire et langue française, l'auteur situe l'influence de chacun et chacune dans l'enjeu politique qu'est celui de la construction de la nation moderne algérienne. Car il n'y a pas de « pluralisme » possible sans « conscience d'unité ».

– HADJ-MOUSSA Ratiba – Les antennes célestes, les généraux-apparatchiks, les émirs et le peuple. L'espace public en question, *Anthropologie et Sociétés*, 20/2, 1996, p. 129-155.

L'article se présente comme une réflexion qui s'inspire de 18 entretiens portant sur les pratiques télévisuelles en Algérie dans un mouvement de bouleversement politique (guerre civile et état de siège). L'auteur essaie de montrer que la télévision par satellite, par le biais des antennes paraboliques, constitue un nouvel espace public difficile à contrôler pour les islamistes.

– KAROUÏ Hachim (éd.) – **Les sociétés musulmanes au miroir d'œuvres d'art**, actes de la table ronde, CERES, 10-13 mai 1993, Tunis, Centre d'études et de recherches économiques et sociales, 1996, 174 p. (Français), 175 p. (Arabe). (Cahiers du CERES, série sociologique, 25).

– KHAYATI Khemais – **Cinéma arabes. Topographie d'une image éclairée**, Paris, L'Harmattan, coll. Champs visuels, 1996, 256 p.

Dans le souci d'établir une cartographie des cinémas arabes, l'auteur s'efforce de « faire parler les diffuseurs, brosser les portraits des modèles [de ce cinéma], éclairer le lien insidieux qui les attachent au politique, bref dire en quoi, tout en se différenciant ils participent de leur temps en offrant à la cinématographie mondiale de leur part particulière ». Voir pour l'anthropologie le chapitre : « Crise de la dramaturgie et intérêt pour l'anthropologie culturelle dans le cinéma. ».

– LARZUL Sylvette – **Les traductions françaises des Mille et une Nuits. Étude des versions Galland, Trébutien et Mardrus**, Paris, L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 1996, 238 p.

L'auteur définit le contenu des trois versions françaises retenues, juge de quelle manière les traductions sont fidèles aux sources en considérant que les parties originales retenues sont des choix révélateurs de la représentation que l'Occident a de l'Orient. Elle tient compte de « l'état de la connaissance de la civilisation arabo-islamique et la vision de l'Orient, à l'époque respective des différents traducteurs ».

– MOULIN Anne-Marie – **Histoire de la médecine arabe**, Paris, Confluent, 1996, 49 p.

– NASRAOUI Mustapha – **La représentation de la pauvreté dans la société tunisienne**, Paris / Montréal, L'Harmattan, coll. Histoire et Perspectives méditerranéennes, 1996, 227 p.

Réalisée par un scientifique, cette étude psycho-sociologique s'interroge sur la définition de la pauvreté et du « pauvre » dans la société tunisienne, sur la place qu'il y occupe, les réactions qu'il suscite, et enfin sur la « psychologie du pauvre » (sa vision de lui-même, du travail et des services publics).

– POUILLON François – La peinture monumentale en Algérie : un art pédagogique, *Cahiers d'études africaines*, XXXVI (1-2) 141-142, 1996, p. 183-213.

La peinture monumentale est, en Algérie, un mode d'expression récurrent, qui connaît une forte soumission des artistes aux commandes publiques. De ce fait elles semblent véhiculer des représentations de l'identité algérienne, de même que des messages politiques. L'auteur analyse l'évolution de ces peintures depuis l'époque coloniale jusqu'aux régimes des indépendances.

– ROQUE Maria-Angels (éd.) – **Les cultures du Maghreb**, Paul Balta (préf.), Paris, L'Harmattan, Les Cahiers de Confluence, 1996, 198 p.

Cet ouvrage recueille les propos tenus à Barcelone dans le cycle de conférences organisé par l'Institut Català de la Mediterrània d'Estudis i Cooperació d'écrivains, historiens, anthropologues, démographes, sociologues et journalistes. Voir pour l'anthropologie la réflexion sur les racines du fait coranique, le rôle de la femme dans la transmission de la tradition et dans le changement.

– SEBAA Rabeh – **L'arabisation dans les sciences sociales. Le cas algérien**, Paris, L'Harmattan, coll. Perspectives méditerranéennes, 1996, 196 p.

En 1980 fut promulgué l'arrêté ministériel sur l'arabisation intégrale des sciences sociales et humaines en Algérie. L'auteur, directeur d'une unité de recherche, et donc aux premières loges, analyse les conséquences de ces exigences au sein du milieu scientifique et pédagogique des sciences sociales et humaines. Il se livre à ce qu'il appelle un examen « anthropo-pathologique », c'est-à-dire « afférent aux troubles divers occasionnés par la contrainte d'usage linguistique, dans les rapports tant pédagogiques que personnels entre enseignants, entre enseignants et étudiants, et entre différentes communautés universitaires mises dans des situations d'inter-langue. ».

– SULEIMAN Yazir (ed.) – **Language and identity in the Middle East and North Africa**, Richmond, ed. Curzon, 1996, 192 p.

Analyse le rôle du langage dans la conscience de l'identité collective. Voir sur le Maghreb : « Language, Ethnicity and National Identity in the Tunisian Ethnic Joke » et « Ethnolinguistic Communication in Tunisian Streets : Convergence and Divergence. ».

Islam et société

– AL-TALBI Muhammad – **Ummat al-wasat, al Islam wa-tahaddiyat al-mu âsira**, Tunis, CÉRES éd. 1996, 161 p.

L'auteur aborde différents thèmes : la liberté religieuse, le pluralisme religieux et le droit à la différence, le statut de la femme en Islam.

– ALILI Rochdy – **Qu'est-ce que l'islam ?**, Paris, La Découverte, 1996, 367 p.

– ANDESIAN S. – **L'Algérie, le Maroc, la Tunisie, *Les voies d'Allah*** in Popovic et Veinstein, éd., p. 389-408, cf. *infra*.

Analyse le phénomène confrérique en Afrique du nord en présentant ses racines historiques, l'ancrage local de réseaux transnationaux, et les confréries maghrébines entre passé et présent.

– ANDESIAN Sossie – **Mysticisme extatique dans le champ religieux algérien contemporain, in *L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 323-338, cf. *infra*.

Ce texte se veut être un témoignage du « retour » du mysticisme sur la scène publique en Algérie, que l'auteur considère plutôt comme une « visibilisation » d'un phénomène jusque là sous-terrain et qui s'explique en partie par l'attitude relativement favorable du pouvoir politique à son égard. Le mysticisme extatique semble se poursuivre malgré les pressions islamistes, et même si des incidents ont lieu parfois.

– BENGUIGUI Yamina – **Femmes d'Islam**, Paris, Albin Michel, 1996, 185 p.

L'auteur, qui est réalisatrice et productrice, a rassemblé ici les témoignages de femmes musulmanes d'Iran, d'Algérie, du Yémen, du Mali, de France qui lui ont servi pour son documentaire (Prix Award en 1995). L'ouvrage se présente comme une galerie de portraits.

– BENKHEIRA Mohammed H. – **Le visage de la femme. Entre la shari'fa et la coutume, *Anthropologie et Sociétés*, 20/2, 1996, p. 15-36.**

En Algérie, deux types de voiles sont portés par les femmes : le voile traditionnel ou le voile fondamentaliste. En essayant de découvrir pourquoi, l'auteur dépasse cette concurrence vestimentaire autour du tabou qui entoure le visage de la femme et pose la question du conflit entre islamisme et modernisme, et, plus cruciale, celle du conflit entre fondamentalisme et culture traditionnelle. Avec ce même point de vue, il aborde aussi la pratique du tatouage et de l'épilation.

– BLEUCHOT Hervé – **Le jihad et les valeurs universelles, in *L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 25-35, cf. *infra*.

L'auteur part de l'hypothèse que dans les traités de droit musulman (*fiqh*), les règles du *jihad* ne répondent pas toujours aux deux règles « attendues en la matière » : celle qui interdit toute référence extérieure aux textes de l'islam pour ce qui est du droit et de la morale naturels, et celle qui privilégie l'intérêt de l'Etat ou de la religion islamique sur tout autre intérêt. Il conclut à la tendance d'un certain humanisme des juristes (*fuqaha*), et ouvre la voie à une nouvelle réforme des *usul al-fiqh* (fondements de droit).

– BLILI L. – **Le faqih entre ordre sacré et gestion du profane, in *L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), 85-92, cf. *infra*.

Les recueils de consultations juridiques du xv^e siècle sont étudiés pour comprendre comment les maghrébains percevaient la religion à cette époque. Il s'avère que le *faqih* établit un lien entre l'ordre sacré et la gestion du profane, car on le consultait pour des questions concernant la vie matérielle comme pour des « inquiétudes millénaristes de fin du monde ».

– BONTE P. – **Figures historiques de sainteté dans la société maure, in *L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 283-292, cf. *infra*.

Quels sont les caractères spécifiques de sainteté (*wilaya*) dans l'islam maure ? L'auteur essaie de comprendre le statut contemporain de quelques figures historiques de la sainteté et l'évolution particulière de l'islam populaire maure en comparaison du Maghreb.

– CHARFI Abdelmajid – **Igtihad et Igma. Au-delà des malentendus, in *L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 13-24, cf. *infra*.

Il s'agit d'analyser ces deux notions qui relèvent du domaine des *usul al-fiqh* (fondements du droit). Après un petit historique de celles-ci, l'auteur constate que la pluralité de l'islam maghrébin « n'est plus ce qu'elle était ».

– COLONNA Fanny – La vie n'est que visages et seuils : réflexions sur l'interaction fugace et le sentiment de commune humanité, in ***L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 129-142, cf. *infra*.

Au Maghreb, *el-wajh* (l'expressivité du visage) est censé trahir l'essentiel de la personne. Cette conception est une des valeurs révélées lors des rencontres de la vie courante, et rejoint celle de la place qu'y tient le sentiment de commune humanité. L'auteur propose alors de traduire aussi *el-wajh* par « sentiment de commune humanité ».

– COLONNA Fanny – Un regard aveuglé. Anticléricalisme par excès d'humanisme universaliste en Algérie, ***Anthropologie et Sociétés***, 20/2, 1996, p. 59-83.

L'auteur analyse les représentations françaises de l'islam maghrébin depuis la conquête de l'Algérie en 1830 jusqu'en 1962 et aujourd'hui par le biais du regard de la politique française et des intellectuels. « Le statut singulier de la religion en France depuis la révolution française [...] obscurcit la vision de l'islam depuis ce moment et jusqu'à aujourd'hui. ».

– DEMEERSEMAN André – **Aspects de la société tunisienne d'après Ibn Abî L-Dhiyaf**, Tunis, IBLA, 1996, 269 p.

– DIOURI A. – Symbolisme et sacré : les mets levés du Ramadan au Maroc, in ***L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), 93-112, cf. *infra*.

Etude de la composition des menus du Ramadan (notamment *shur* et *ftur*), qui sont aujourd'hui très copieux. L'auteur décrit les aliments, leur fabrication, et les symboles véhiculés par les rituels qui leur sont associés.

– FERCHIOU Sophie – Stambali, la fête des « autres gens » : un film ethnologique, in ***L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 339-346, cf. *infra*.

Le stambali est un rituel de possession pratiqué au Maghreb, issu en grande partie des traditions africaines et à structure adoriste. Le but du film est de montrer le comment et non le pourquoi de cette pratique religieuse et leur « ancrage dans la réalité sociale actuelle ». L'auteur décrit le déroulement, durant trois jours, du rituel au sein de la *zawiya*, qui, pour l'auteur, permet aux participants de rompre avec « le cours ordinaire de la vie et les conditions difficiles qu'elle implique ».

– FERCHIOU Sophie (éd.) – **L'islam pluriel au Maghreb. Extrait de l'Annuaire 1994**, Paris, éd. CNRS, Études de l'Annuaire de L'Afrique du Nord, IREMAM, 1996, 364 p.

Cet ouvrage collectif offre un panorama (sous la forme de 24 contributions) des réalités diverses qui caractérisent l'islam au Maghreb. Il s'organise en cinq parties thématiques : « L'islam comme espace de savoir et système épistémologique de référence », « L'islam en tant que pôle de référence de l'espace politique », « L'islam en tant que code culturel », « L'islam comme lieu de croyance et de pratiques : pratiques rituelles et réalités sociales », « Le culte des saints ». (voir signalement détaillé des articles *infra* et dans la rubrique berbère).

(Voir aussi analyse chapitre *Sociologie*).

– FERRIE J.N. – Prier pour disposer de soi : le sens et la fonction de la prière de demande dans l'islam marocain actuel, ***L'islam pluriel au Maghreb***, Ferchiou (éd.), p. 113-128, cf. *infra*.

Après une mise en garde contre une considération abusive de l'altérité musulmane, l'auteur aborde la question de la *du'a* (prière personnelle quotidienne de demande). Le

contenu des prières de la population étudiée (groupe appartenant à la moyenne bourgeoise) ne va pas forcément dans le sens de l'ordre divin.

– HOPKINS N.S. – Facteurs sociaux dans l'islam d'aujourd'hui : cas de l'Égypte et de la Tunisie, *L'islam pluriel au Maghreb*, Ferchiou (éd.), p. 293-312, cf. *infra*.

L'auteur a observé la *zarda* (fête annuelle) du saint protecteur de la ville de Testour en 1973 et la *maulid an-nabi* (fête du prophète Mohammed) en 1981 à Musha (Égypte). L'organisation des confréries est très différente entre les deux villes, la seconde paraissant relever d'un islam plus « orthodoxe ». Néanmoins, dans chaque cas, il y a contestation des pratiques religieuses, ce qui, pour l'auteur, représente les « graines d'un changement ». Il constate alors l'évolution de l'islam dans les deux communautés, et propose plusieurs explications à ce changement.

– MELLITI I. – La ruse maraboutique : le statut du hayaâl et du itlâq dans l'hagiographie des Tijaniyya, *L'islam pluriel au Maghreb*, Ferchiou (éd.), p. 241-252, cf. *infra*.

Au sein de cette confrérie tunisoise, les hagiographes et de simples fidèles semblent sélectionner et réinterpréter ces deux notions. L'auteur parle alors de « perversion maraboutique », car ces deux notions semblent jouer un rôle central dans « la stratégie adoptée par les hagiographes et les fidèles pour établir la crédibilité et la pertinence théologique de leurs dogmes ».

– MERZOUK Mohamed – Les formes de vie religieuse dans un quartier populaire d'Oran : El-Hamir, *L'islam pluriel au Maghreb*, Ferchiou (éd.), p. 69-82, cf. *infra*.

Dans ce quartier où les ouvriers sont trois fois plus nombreux que dans le reste de la ville, l'auteur analyse, au moyen d'une méthode sociologique, comment s'élaborent des tactiques « silencieuses » et « invisibles » de l'islam populaire pour résister à sa réduction à l'ordre étatique, et comment ces habitants perçoivent l'islam officiel. Il conclut à une « urbanisation » de l'islam populaire.

– MIQUEL André – *L'islam et sa civilisation*, Tunis, CÉRES, 1996, 792 p.

– MIZOURI Laroussi – La Hadra en Tunisie, *IBLA*, 177 (1), 1996, p. 33-42.

Après avoir mis au point les différentes acceptations linguistiques et ascétiques du terme hadra, l'auteur étudie la genèse du phénomène, puis en montre l'actualité.

– MORELON Régis – *Les sciences dans la civilisation musulmane*, Paris, Confluent, 1996, 46 p.

– POPOVIC Alexandre et VEINSTEIN Gilles (éds) – *Les voies d'Allah : les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 1996, 700 p.

Cet ouvrage retrace l'histoire des grands ordres de l'islam et les situe dans le monde entier, notamment en Chine, au Maghreb, en Inde, au Moyen-Orient, en Afrique... Il décrit les doctrines et les règles élaborées par les maîtres soufis, de même que les pratiques et les rituels qui peuvent parfois être très éloignés de l'orthodoxie musulmane.

– RADI Saâdia – Croyance et référence : l'utilisation de l'islam par le faqih et la showafa à Khenifra (Maroc), *L'islam pluriel au Maghreb*, Ferchiou (éd.), p. 189-200, cf. *infra*.

L'activité de ces deux personnages traditionnels de la société marocaine consiste à guérir les maladies et résoudre certains problèmes liés au surnaturel. En apparence, leurs pratiques paraissent relever de l'orthodoxie pour le *fqih* et de l'hétérodoxie pour la *suwafa*. En fait, tous les deux utilisent des rituels hétérodoxes, pour la plupart antérieurs à l'islam, même s'ils semblent se référer à celui-ci.

– SCHIMMEL Anne-Marie – **Le soufisme ou les dimensions mystiques de l'Islam**, Albert Van Hoa (trad.), Paris, éd. Cerf, 1996, 632 p.

Ce livre est paru dans sa version originale en 1975 à New York. Il contenait les notes des cours donnés par l'auteur à Harvard. Il présente les traits principaux du soufisme des points de vue historique et phénoménologique. Bibliographie de 40 pages.

– SOURDEL Dominique et Janine – **Dictionnaire historique de l'Islam**, Paris, PUF, 1996, 1010 p.

« L'ambition du dictionnaire [...] est d'apporter une connaissance critique des courants de pensée, des écoles théologique et mystiques, des institutions juridiques, de l'organisation administrative et militaire, des exigences culturelles, des histoires dynastiques [...] » (4^e couv.). Les pays, les villes, et les personnages importants de l'Islam sont aussi répertoriés et commentés. L'ouvrage contient de plus une cartographie, des bibliographies et un index.

– TALBI Mohamed – L'Islam est-il tolérant ? L'exemple du Maghreb médiéval en particulier, **L'Islam pluriel au Maghreb**, Ferchiou (éd.), p. 37-55, cf. *infra*. L'auteur avance que la compréhension de la pluralité de l'Islam dans le Maghreb contemporain n'est possible que si on replace celui-ci dans son passé et son aire culturelle naturelle. Il explique l'amorce de l'intolérance au sein de l'Islam à l'époque médiévale au Maghreb, pour conclure par une réflexion sur l'intolérance actuelle.

– TRIAUD Jean-Louis – Les métamorphoses d'une confrérie : le cas de la *Sanusiyya*, **L'Islam pluriel au Maghreb**, Ferchiou (éd.), p. 271-281, cf. *infra*.

L'auteur veut dépasser la conception erronée de la *Sanusiyya* qui en fait une confrérie exclusivement politique, pour rendre compte de son extraordinaire adaptabilité sociale au cours de l'histoire. Il retrace son évolution, de ses origines en 1837 jusqu'en 1969, où elle devint « innommable ». Sa vocation enseignante du début se transforme en vocation politique et fait de la confrérie une véritable « force régionalisée et tribalisée » qui la conduit à sa perte.

– VIGNET-ZUNZ J. – Une paysannerie de montagne productive de fuqahâ : les Jbâla, Rif occidental, Maroc, **L'Islam pluriel au Maghreb**, Ferchiou (éd.), p. 201-220, cf. *infra*.

L'opposition des catégories « populaire » et « savante » est classique en matière d'Islam. Or les Jbâla, communauté populaire, ont la réputation d'avoir de nombreux et excellents savants. L'auteur analyse ici ce phénomène a priori contradictoire, mais non isolé, dans le souci de montrer l'image d'un Islam à la fois populaire et fortement irrigué du savoir savant.

– ZIRARI Hayat – Des restes du sacrifice au désir d'enfanter : la qaddida, **L'Islam pluriel au Maghreb**, Ferchiou (éd.), 145-158, cf. *infra*.

La *qaddida* désigne un repas collectif et une fête organisés entre femmes, qui a pour fonction de favoriser l'accès à la maternité. L'auteur décrit la préparation du repas, le déroulement de la fête, et les symboles qui structurent ce rituel au Maroc.

Organisation sociale, politique et économique

– BLEUCHOT Hervé (éd.) – **Les institutions traditionnelles dans le monde arabe**, Paris, Karthala, 1996, 232 p.

L'ouvrage a pour but d'élargir les cadres disciplinaires et de diversifier les problématiques liées aux institutions traditionnelles dans le monde arabe. Il analyse concrètement la place de celles-ci dans la vie quotidienne et leur évolution, quelques fois par comparaison avec des institutions concurrentes. Voir sur le Maghreb : Noureddine Sraieb : « De la Zaytuna à l'université de Tunis : mutations d'une institution traditionnelle », Michèle Zirari-Devif : « La hisha au Maroc : hier et aujourd'hui », Nadia Ait-Zai : « La Kafala en

droit algérien», Jeanne Ladjili-Mouchette « Le Kuttab et le jardin d'enfants en Tunisie ». Sur le monde berbère, voir rubrique berbère. (Voir analyse chapitre *Droit*).

– COTE Marc – **L'Algérie, espace et société**, Paris, Masson/Armand Colin, coll. « U », 1996, 252 p.

« Cet ouvrage appréhende la réalité algérienne à travers l'interface société-espace : l'espace comme élément de description de la société, la société comme élément d'explication géographique » (Extrait résumé revue *Espaces et Sociétés*). L'auteur fait une distinction de chapitres entre Algérie des villes et Algérie des campagnes, de même que sur la construction économique. Il termine par une description régionale.

– COTE Marc – **Pays, paysages, paysans d'Algérie**, Paris, éd. CNRS, 1996, 282 p.

(Voir analyse chapitre *Economie*).

– DENIEUIL Pierre-Noël – Le tissu entrepreneurial tunisien, *Journal des anthropologues*, 66-67, 1996, p. 149-159.

« Cet article appréhende le tissu entrepreneurial tunisien comme un assemblage de ressources issues de la trajectoire personnelle, des valeurs familiales et des réseaux interpersonnels, de la mobilisation socio-territoriale, puis des dynamiques institutionnelles et politico-économiques. » (Résumé de l'auteur).

– MISSAOUI Lamia – Transferts technologiques en milieu rural tunisien à l'initiative des migrants : trajectoires exemplaires et tendances générales, *Espaces et Sociétés*, 87, 1996, p. 37-58.

– OMRANE Nadia – Mariage et communauté des biens, *Réalités*, 558, 18 au 24 juillet 1996, p. 34-39.

– OUZZANI Ansaf – Le kif au Maroc. De la survie au narco-trafic, le double versant du Rif, *Alternatives sud*, 3 (1), 1996, p. 115-125.

– TARRIUS Alain – La réussite des clandestins marocains et réseaux souterrains de travail : de l'agriculture au commerce international, *Espaces et sociétés*, 87, 1996, p. 13-36.

Cet article repose sur une étude réalisée à Marseille sur une période de dix ans (1985-1995) pour identifier le processus de formation d'un « dispositif commercial » créé par des immigrés maghrébins. Les entrepreneurs marocains semblent être les plus actifs dans ce dispositif, alors qu'on les rencontrait, il y a une dizaine d'années, dans les plaines provençales occupant la fonction d'ouvriers agricoles. « Dans la migration donc, le savoir-faire essentiel, celui qui permet de réactualiser à la première opportunité le sens du projet originel, est le savoir-circuler, le savoir-entrer dans un territoire circulatoire... [...] » (extrait de l'article).

Rapports de genre

– ARGYROU Vassos – **Tradition and modernity in the Mediterranean : the wedding as symbolic struggle**, (Camb. Stud. Social cult. Anthropol. 101), Cambridge, Univ. Press, 1996, 210 p.

– BARRAK A. et MULLER B. – Femmes et guerres, *Confluences Méditerranée*, 17, Paris, L'Harmattan, printemps 96, 222 p.

En temps de guerre, on découvre les nouvelles situations et responsabilités auxquelles sont confrontées notamment les femmes algériennes. Qu'en sera-t-il une fois la guerre terminée ?

– BELARBI Aïcha, BEN ALI Mohamed, BENRADI Malika et al. – Femmes rurales, *Approches*, 7, Casablanca, Le Fennec, 1996, 328 p. Bilingue français-arabe.

«Ce septième ouvrage porte sur [...] la femme rurale, sa situation et sa place sur l'échiquier économique, culturel, social, voire politique.» (Extrait de l'ouvrage). Ont participé à cet ouvrage : Fatima Hajjarabi, Tamsamani Tourya, Naïma Ghémires, Naïma Chikhaoui, Zineb Benrahmoune-Fassi, Aïcha Belarbi, Rahma Bourquia, Mohammed Monkachi, Malika Benradi, Zohra Mezgueldi, Noufissa Sbaï, Mokhtar El Harras, Mohamed Benali, Fatima-Zohra Zryouil.

– BOUALEM Baya – Galant homme, femme galante à Oran. Approche ethnolinguistique, *Littérature orale arabo-berbère*, 24, 1996, p. 95-114.

Étude sur la signification d'« être maryul », terme qui est uniquement utilisé en Oranie. Il désigne un personnage célébré par la chanson oranaise.

– BOURQIA R., CHARRAD M., GALLAGHER N. (éds) – **Femmes, culture et société au Maghreb**, Casablanca, éd. Afrique-Orient, 1996, 183 et 205 p.

Les deux tomes (**Culture, Femmes et Famille** et **Femmes, Pouvoir politique et Développement**) présentent les contributions de plusieurs chercheurs rassemblés lors du colloque organisé par AIMS à Tanger en novembre 1991 et intitulé : « Femmes, Etat et développement ». Il s'agit d'une réflexion sur la condition féminine au Maghreb des points de vue historique, anthropologique, sociologique, économique et politique.

– **Catalogue collectif de la documentation féminine**, Tunis, CREDIF, vol. 3, 1996, 255 et 109 p.

Mise à jour de la bibliographie sur la femme au Maghreb.

– DIALMY Abdessamad – **Logement, sexualité et Islam**, Casablanca, éd. EDDIF, 1995, 394 p.

Selon l'auteur, l'originalité de cette étude repose sur une approche conjuguant à la fois trois domaines : l'espace, la sexualité et la religion, qui sont étudiés habituellement de façon individuelle. « L'hypothèse que nous avançons pour relier ces trois champs de la praxis sociale consiste à postuler le rôle relationnel de l'insatisfaction sexuelle entre l'organisation moderne de l'espace urbain et l'idéologie islamiste. Avec beaucoup de schématisme, on peut alléguer que la structure arabo-moderne de l'espace provoque un refoulement sexuel artificiel, qui conduit à l'adoption d'un islamisme réactionnel défensif. » Si cette étude n'est pas réellement anthropologique, elle renseigne tout de même sur la pratique de ces trois domaines au Maghreb.

– FERCHIOU Sophie – Mais que veulent les femmes?, *Réalités*, 539, 8 au 14 mars 1996, p. 11-19.

– GADANT Monique – Les femmes algériennes, quel enjeu?, *Journal des anthropologues*, 63, hiver 95-96, p. 67-71.

Dans ce texte, retrouvé après le décès de l'auteur, les femmes algériennes sont présentées comme un enjeu du colonialisme, leur statut ayant été manipulé par l'Etat dont la position était plus qu'ambiguë à ce sujet. « Bien des indices laissent penser que les femmes islamiques sont, elles aussi, porteuses de revendications « féministes » que la société devra bien intégrer un jour ou l'autre, comme un désir légitime d'individuation et de citoyenneté. » (Extrait de l'article).

– KAPCHAN Deborah – **Gender on the market. Moroccan women and the revoicing of tradition**, Philadelphia, University of Pennsylvania press, 1996, XVII + 325 p.

– LEWIS Reina – **Gendering orientalism. Race, femininity and representation**, London & New-York, Routledge, 1996, XIV + 267 p.

– LUNT Lora G. – La quête de l'identité : la femme dans le roman féminin tunisien contemporain. *IBLA*, 177 (1), 1996, p. 55-86.

Cet article se propose « d'analyser les romans de femmes pour faire ressortir les perspectives des romancières tunisiennes sur la place de l'identité de la femme dans cette société en transition. » L'auteur part du constat que l'entrée des romancières francophones tunisiennes est la preuve de l'amélioration du statut de la femme en Tunisie.

– SERHANE Abdelhak – **L'amour circoncis**, Casablanca, éd. Eddif, 1995, 259 p.

L'ouvrage se présente comme une analyse fortement critique de la place des individus, de leurs concepts et pratiques de la sexualité dans la société marocaine, prise entre traditions et changements. « A travers les problèmes sexuels des jeunes marocains, engagés dans une dynamique de mutation sociale, ce livre pose comme problématique celle des processus de construction et d'articulation des changements personnels et institutionnels dans une structure traditionnelle ainsi que leurs incidences sur les relations de l'individu au groupe. » On est loin, ici, de l'érotisme raffiné des Mille et une nuits.

– VAN GELDER Paul – Talkability, sexual behavior, and AIDS : Interviewing male maroccan immigrants, *Human Organization. Journal of the society for applied anthropology*, 55/2, 1996, p. 133-140.

L'auteur aborde le problème des stratégies d'entretien utilisées avec des hommes marocains à propos d'habitudes sexuelles considérées par ces derniers comme honteuses. Il s'appuie sur des entretiens réalisés avec des hommes marocains habitant les Pays-Bas. Cet article prolonge le débat de la contribution anthropologique à la recherche et la prévention du sida.

Ethno-histoire

– AOUAD-BADOUAL Rita – Réseaux d'échange des Maures bérabishs de l'Azaouad à l'époque coloniale, *Cahiers de l'IREMAM* 7/8, Aix-en-Provence, 183-198.

Dans l'Azaouad, zone de confluence des mondes maure et touareg, que traversent de grands axes transsahariens, les Bérabishs se sont forgés une place, à partir du XVI^e siècle, en tenant compte de la puissance politique des Touaregs et de la concurrence commerciale d'autres groupements maures. Au moment de la conquête coloniale française, ils peuvent, dans un premier temps, prêter renfort à la résistance militaire touarègue. Mais les progrès de la pénétration coloniale les divisent rapidement. Au début du siècle, une partie d'entre eux quitte l'Azaouad pour le sud marocain. Elle y entretient, mêlée à d'autres groupes nomades, une vive résistance à la présence coloniale dans la partie du Sahara dévolue au Soudan français. Une nouvelle géographie politique de la présence bérabish se dessine alors qui montre bien l'ouverture de l'espace saharien et la circulation qui l'anime. Mais au début des années 1930, cette résistance, privée de ses chefs, s'essouffle. Les Bérabishs de l'Azaouad sortent en définitive affaiblis de cette période. (Résumé de l'auteur).

– ATTAL Robert – **Regards sur les juifs d'Algérie**, Paris, L'Harmattan, coll. Histoire et perspectives méditerranéennes, 1996, 254 p.

Cet ouvrage rassemble un ensemble de textes choisis et annotés « glanés dans une fresque d'écrits ou de témoignages sur les juifs d'Algérie, leur passé, leur histoire, leurs coutumes, etc. ». Pour l'anthropologie, voir le chap. : « Vie juive, coutumes et pèlerinages. » Même si les textes rassemblés ne sont pas des analyses d'anthropologues, ils sont des témoignages ou des récits riches en renseignements sur les coutumes juives, leurs costumes, leurs rites...